

h e t s

Haute école de travail social
Genève
Centre de formation
continue (cefoc)



DAS HES-SO SUPERVISEUR-E-S DANS LE DOMAINE DE L'ACTION SOCIALE,
EDUCATIVE, PSYCHOSOCIALE ET DE LA SANTE 2012-2014

TRAVAIL DE DIPLOME

Isomorphisme et synchronicité, outils en supervision



Anne-Hélène Darbellay (2014)

Catherine Ecuyer

5 septembre 2014

INTRODUCTION	3
INTERET PERSONNEL POUR LES CONCEPTS D'ISOMORPHISME ET DE SYNCHRONICITE EN SUPERVISION	3
HYPOTHESES DE TRAVAIL	3
METHODOLOGIE	4
ISOMORPHISME	4
DEFINITION	4
A QUOI RECONNAIT-ON UN ISOMORPHISME ?	4
ENJEUX DE L'ISOMORPHISME	5
ESQUISSES DE QUELQUES THEORIES EXPLICATIVES DE L'ISOMORPHISME	6
« THEORIE DU MILIEU HUMAIN »	6
RESONANCE ET EQUATION PERSONNELLE	6
QUE FAIRE DE L'ISOMORPHISME « DEVOILE » ?	7
SYNCHRONICITE	8
DEFINITION	8
A QUOI RECONNAIT-ON UN PHENOMENE DE SYNCHRONICITE ?	9
ENJEUX DE LA SYNCHRONICITE	10
ESQUISSES DE QUELQUES THEORIES EXPLICATIVES DE LA SYNCHRONICITE	11
LE TRANSFERT	11
LES ARCHETYPES	12
LE YI-KING	13
EN SUPERVISION	14
LIENS AVEC LE PROCESSUS DE SUPERVISION	14
« UNE DIFFERENCE QUI FAIT LA DIFFERENCE »	14
HISTOIRE PERSONNELLE ET RECHERCHE DE SENS	15
A-CAUSALITE ET COMPLEXITE	17
TRANSFERT JUNGIEEN ET RESONANCE	18
HOMEOSTASIE ET CHANGEMENT	19
INTERPRETATIONS ET REPRESENTATIONS : QUELQUES REGLES DE PRUDENCE	20
ANALYSE DE CAS	22
JACQUES, UNE HISTOIRE D'OMBRE ET DE LUMIERE	22
CONCLUSION	24
BIBLIOGRAPHIE	27
REMERCIEMENTS	29

INTRODUCTION

Intérêt personnel pour les concepts d'isomorphisme et de synchronicité en supervision

Dès les premières journées de formation en supervision en 2012, l'isomorphisme a été évoqué. Je connais bien ce terme puisqu'il est issu du modèle systémique auquel je me réfère dans ma pratique d'ergothérapeute en psychiatrie adulte depuis 30 ans. Mais je réalise que je ne l'ai jamais approfondi et qu'il est devenu un de ces mots « fourre-tout » qu'on utilise sans vraiment le connaître. J'ai eu envie de profiter de ce temps de réflexion et d'analyse que représente ce travail de diplôme pour l'étudier et vérifier s'il est approprié à la pratique de superviseur.

Mais existe-t-il de la littérature sur ce sujet ? Ce concept est-il suffisamment important pour être traité dans un travail de diplôme ? En quoi est-ce nécessaire ou utile d'identifier l'isomorphisme ? Peut-on en faire quelque chose dans le processus de supervision ? Apparaît-il dans l'ici et maintenant et/ou dans l'exposé du supervisé et sa relation avec son ou ses clients ?

J'ai parlé de ces questions avec F. Loser, enseignant dans cette formation de superviseur, qui m'a orientée vers d'autres modèles théoriques, comme la psychanalyse jungienne avec la synchronicité, ou en sociologie-anthropologie avec le mimétisme étudié par Girard afin d'élargir le champ de ma recherche. Après quelques lectures et un temps de réflexion, j'ai choisi de travailler sur l'isomorphisme et sur la synchronicité. Approfondir mes connaissances sur les apports théoriques de Jung était déjà un grand travail. J'ai aussi été motivée par ma visite à la Biennale de Venise en 2013 qui présentait son « Livre Rouge » et ses dessins remarquables qui ont éveillé ma curiosité.

Mes discussions avec d'autres superviseurs m'ont confirmé l'intérêt d'utiliser plus consciemment ces outils et donc de comprendre les théories qui les sous-tendent.

Hypothèses de travail

L'isomorphisme est issu du monde des mathématiques ; il s'agit « *d'une analogie entre deux objets présentant des similitudes structurelles.* » (Wikipédia, 08.08.2014) Comme d'autres concepts mathématiques, il a été ensuite repris dans le modèle systémique et il est considéré comme faisant partie des outils analogiques au même titre que la métaphore. Les thérapeutes systémiciens dont Pugin explique : « *lorsqu'une équipe ou un thérapeute se fait mobiliser par une demande, il/elle a tendance à se mobiliser sur le même modèle de fonctionnement que le modèle du système qui consulte. Le fonctionnement du système familial se retrouvant alors, comme en miroir, dans celui des intervenants ou des équipes institutionnelles.* » (Site web IDRES, 28.8.13) Schröd (2004) dit qu'en comprenant mieux ce fonctionnement en miroir, nous pouvons franchir une étape pour obtenir des informations qui faciliteront la compréhension et le changement de la problématique. L'isomorphisme est un outil parce qu'il est un moyen d'action pour identifier des dysfonctionnements, c'est un instrument d'analyse des situations problématiques des systèmes en interaction.

L'isomorphisme participe aussi à ce que les systémiciens appellent l'affiliation : « *Nous¹ avons besoin de nous apprivoiser afin de savoir si une affiliation et une reconnaissance de l'un par l'autre est possible.* » (Lernout, 2005). Grâce à la perception de valeur ou de représentation commune, il est possible d'établir un premier lien. Une fois le type d'affiliation réalisé et reconnu, un travail de différenciation et d'individuation s'élabore pour amener du changement dans les différents systèmes impliqués et dans la mesure où le phénomène isomorphique est reconnu.

Mais que vient faire la synchronicité dans ce travail ? Jung définit la synchronicité comme une coïncidence significative « *entre un événement psychique et un événement physique qui ne sont pas causalement reliés l'un à l'autre.* » (Jung, 1973) Il décrit des changements

¹ Nous : thérapeute et patient, j'ajoute superviseur et supervisé.

profonds chez ses clients qui ont vécu ce phénomène qui agit à partir de l'inconscient personnel et collectif. La synchronicité met en évidence de manière soudaine un type de fonctionnement et elle provoque des différences significatives entraînant des modifications dans le fonctionnement psychique de la personne.

Ainsi, mon hypothèse à la base de ce travail est la suivante : si les mécanismes à l'œuvre dans l'isomorphisme et la synchronicité sont repérables dans les séances de supervision, alors le superviseur peut les utiliser comme des outils de travail qui contribuent à la pratique réflexive, au développement professionnel et personnel du supervisé. En identifiant les structures isomorphes ou les coïncidences signifiantes, dans les différents systèmes, le superviseur et le supervisé participent à un changement qu'on peut espérer bénéfique pour lui-même et pour son client.

Méthodologie

J'ai découpé ce travail en cinq parties. Les deux premières traitent de la théorie sur l'isomorphisme et la synchronicité. La troisième fait le lien avec la pratique en supervision. Je cherche à mettre en évidence l'utilisation de ces outils liés aux concepts proposés dans la théorie que j'illustre ensuite par des exemples tirés de ma pratique. J'ai mis en regard des thèmes systémiques et jungiens qui se rejoignent par d'autres chemins tout en gardant leur spécificité. Dans la quatrième partie, je reprends une de mes supervisions et j'en fais une analyse de compréhension sur la base de ces deux outils. Dans la conclusion, je relève les liens que je peux faire avec ma propre évolution dans la formation et dans ma pratique.

ISOMORPHISME

Définition

L'isomorphisme ne se réduit pas à la définition mathématique selon laquelle, « *lorsque deux structures peuvent être superposées de manière isomorphique, à chaque élément d'une structure correspond un élément de l'autre structure, en ce sens que chacun des éléments joue le même rôle dans leurs structures respectives.* » (Pugin, site web IDRES, 28.8.13) Par exemple, selon ce modèle mathématique, toute famille « traditionnelle » est de type isomorphique puisqu'il y a un père, une mère, un enfant. Il y a des correspondances isomorphiques. Cependant, en systémique, « (...) *ce concept désigne non pas une correspondance d'éléments à éléments, mais une correspondance des relations à l'intérieur des différents systèmes. Quand plusieurs systèmes se rencontrent dans un contexte particulier (par exemple celui de la violence, de l'adolescence, de l'alcoolisme...), des comportements, des règles, des mythes, des formes de communication commencent à se ressembler.* » (Pugin, site web IDRES, 28.8.13)

Dessoy et Lernout, respectivement psychiatre et psychologue systémiciens, ont illustré, dans leur recherche clinique, la façon dont le système de soin se met à fonctionner sur les mêmes règles que celles de la famille. Il interagit comme en miroir ce qui risque de renforcer l'équilibre pathologique du système consultant. Le contexte change, mais le type d'interactions reste le même : « *Comme la vibration qui met en résonance la cible et le projectile, l'enfant psychotique provoque une telle résonance dans les milieux qu'il fréquente que l'onde de choc qu'il produit en retour se réverbère aussi sur lui et « restabilise » ses comportements psychotiques.* » (Dessoy, Comperol & Pauss, 1994, p. 79)

L'isomorphisme, ainsi défini, devient un outil utile en supervision puisqu'il donne une clé de lecture possible des difficultés qu'une équipe ou qu'un supervisé rencontre sur le terrain. C'est son identification qui va ouvrir de nouveaux champs d'exploration.

A quoi reconnaît-on un isomorphisme ?

Ritz et Lalive-Aubert (1994, p. 31) écrivent que l'isomorphisme est tout le temps présent dans les interactions, et il devient « *puissant dans les cas où la prise en charge est en impasse* ». Si l'équipe est en échec, ils font l'hypothèse que c'est par isomorphisme, c'est-à-

dire par la répétition de *patterns relationnels*. Pour les identifier, ils proposent « *l'observation des séquences interactionnelles* » dans la famille et dans l'institution tout en rappelant la difficulté de ce travail en raison des risques de susceptibilité des membres de l'équipe et la crainte de la critique ou du jugement, de la remise en cause de leur compétence.

Exemple

Desoy (1994) présente la situation d'un jeune garçon de 5 ans qui est admis dans une institution pour des troubles du comportement. Dès le premier entretien, l'équipe derrière le miroir sans tain s'aperçoit que l'ambiance familiale déteint sur la thérapeute qui, au fur et à mesure du discours de la mère très dénigrant pour l'enfant, se tasse sur sa chaise et prend la même position que le père, qui considère, lui, son enfant comme encore trop petit pour répondre aux exigences de sa mère et qui lui donnera même un biberon durant cette première séance. Puis, au fil du suivi, l'équipe d'éducateurs est amenée à parler de la situation et découvre, en utilisant le sculpting², que le clivage entre les parents est joué par l'équipe aussi. Alors qu'une éducatrice pense que l'enfant doit s'autonomiser et qu'il peut le faire, l'éducateur stagiaire trouve cet enfant encore petit et il pense qu'il a besoin de maternage. Tous les deux ont une représentation diamétralement opposée comme les parents, l'éducatrice étant proche de la mère et le stagiaire du père. La découverte de ces similarités a soulevé bien des questions et a permis à l'équipe de modifier son comportement. C'est donc par le sculpting et par l'observation des interactions que l'on peut repérer l'isomorphisme entre la famille et l'institution.

Cependant, cet effet isomorphique n'est possible que parce qu'il y a résonance chez l'intervenant : « *Avec les représentations et les croyances, on quitte l'ici et maintenant des situations concrètes en convoquant enfin l'histoire : l'histoire familiale, l'histoire institutionnelle et l'histoire personnelle des éducateurs.* » (Desoy, Compagnol & Paus, 1994, p. 87) C'est donc une nécessité pour « *...le futur thérapeute (de découvrir) quels sont ses règles, ses rôles, ses patterns transactionnels, ses langages privilégiés...* » (Ausloos, 1986, p. 143) afin d'être capable d'identifier ce qui l'anime et le fait agir « sans réfléchir ».

Elkaïm, psychiatre et formateur systémicien, dans un article de 2012 sur les résonances picturales en supervision, demande à l'étudiant-thérapeute quel sentiment ou quel vécu il ressent dans la situation présentée. La réponse a, la plupart du temps, un lien avec l'histoire personnelle et la construction du monde du supervisé. Elkaïm cherche à amplifier les thèmes proches des croyances des supervisés pour petit à petit changer ce vécu. En effet, selon le principe de totalité en systémique, si notre perception du vécu change, celle du patient change aussi. Le supervisé se confronte à son système de croyances et à son vécu qui se superposent à celui des consultants par les interactions qui s'établissent entre eux. Cette superposition des vécus, si elle n'est pas mise en évidence, peut entraîner le thérapeute à éviter d'aborder les sujets qui le touchent et ainsi à maintenir le système en souffrance.

Enjeux de l'isomorphisme

L'isomorphisme peut être très utile au *joining*³ au début de la rencontre thérapeutique. Schröd (2004, p. 329) dit que l'isomorphisme ne doit pas s'entendre « *comme une preuve de non-professionnalisme, mais au contraire comme une étape par laquelle il faut que nous passions pour la compréhension et le changement de la problématique* ». Et elle ajoute : « *C'est en recherchant les isomorphismes que nous pouvons obtenir des informations précieuses sur le fonctionnement de la famille, sur notre propre fonctionnement et celui de l'institution.* » En se questionnant sur ses propres réactions émotionnelles, le supervisé aidé du superviseur, commence à analyser son fonctionnement dans le système, repère le type de transaction qu'il met en place et peut s'en servir pour maintenir ou modifier son action. Cette prise de conscience autorise la réflexion autour de nouvelles pistes de travail.

² Sculpting : méthode proposée par L. Onnis qui vise à représenter par le corps les comportements habituels. « Le résultat souhaité de cette expérience est une prise de conscience concrète par le thérapeute de l'espace de la famille et par la famille du paradigme dans lequel agit le thérapeute. » (Caillé & Rey, 2004)

³ joining : attitude qui vise à entrer en contact avec des aspects particuliers et émotionnellement importants du « monde » de l'interlocuteur. (Minuchin, 1983)

Lernout et ses collègues ont constaté que le travail de repérage de l'isomorphisme a débloqué des situations sans nécessiter un grand travail réflexif. Sans même qu'il y ait eu communication avec le reste de l'équipe ou avec les parents, des changements se sont produits spontanément. « *On peut émettre l'hypothèse que les intervenants avaient bloqué le changement en se fixant sur certaines représentations et que le travail en groupe avec le sculpting a débloqué cela via l'expression émotionnelle de chaque membre du système.* » (Lernout & al., 2007, p. 219) La supervision est un moyen intéressant dans cette finalité, mais de quels outils de repérage avons-nous besoin ? C'est ce que je propose d'étudier maintenant.

Esquisses de quelques théories explicatives de l'isomorphisme

L'observation, le sculpting, les jeux de rôle, la vidéo, les dessins sont des outils concrets pour repérer ces similitudes dans les interactions entre les différents systèmes. L'utilisation de ces techniques amène le supervisé à repérer ou à visualiser sa place et son rôle dans le système et par effet de miroir, celui dont est issu le patient. Le supervisé peut matérialiser d'une certaine manière ces fonctionnements isomorphiques et identifier où se trouvent les problèmes dans ce méta-système et dans le système dont il fait partie. Lernout utilise ces techniques : « *La détection du phénomène de l'isomorphisme est assez aisée quand on utilise le sculpting comme outil de travail. Il s'agit de demander à un membre de l'équipe des intervenants de sculpter, autour de l'enfant, ce système intervenant, puis de comparer cette structure à celle qui se dégage quand on demande la même chose à la famille, autour de l'enfant (ou encore la représentation qu'un membre de l'équipe se fait de cette sculpture de la famille autour de l'enfant).* » (Lernout, 2005, p. 211)

Au-delà de ces techniques, j'ai pu identifier quelques réflexions théoriques qui facilitent l'observation de ce phénomène. Une piste possible est celle que Dessoy a proposée en 1993 avec sa « Théorie du Milieu Humain » et que j'aborde brièvement ci-dessous. Elkaïm a travaillé sur le thème de « la résonance » et Ausloos de « l'équation personnelle », qui mettent en évidence l'apport de chacun dans l'émergence de l'isomorphisme. J'évoque dans un dernier sous-chapitre, les freins à son identification.

« Théorie du Milieu Humain »

Le modèle de Dessoy décrit trois foyers organisateurs du milieu : l'ambiance, l'éthique et les croyances. L'ambiance fait appel à un espace vécu de l'ordre des émotions, elle est « *un lieu dans lequel la différence n'existe pas encore (...)* ». (1993, p. 316) L'éthique, « *ensemble de valeurs, de règles, de normes, de lois et de rites qui ordonne le milieu communautaire et auquel en principe les membres se soumettent. Ce deuxième foyer organisateur du milieu est le lieu par excellence de la mise en scène. Tout y est négocié, joué, montré, observé, objectivé, théâtralisé, à l'inverse de l'ambiance où tout est éprouvé et ressenti.* » (1993, p. 318) Et enfin les croyances, les mythes qui constituent le « *système de représentation de la communauté.* » (1993, p. 319)

Dessoy fait l'hypothèse que le système familial et le système institutionnel en interaction peuvent être analysés sous l'angle de ces trois foyers organisateurs du milieu qui deviennent une référence commune permettant des correspondances pertinentes. L'observation de ces paramètres montre comment le système est influencé par les représentations des uns et des autres, comment cela se joue émotionnellement dans les systèmes en jeu au risque de figer les situations. Pour Dessoy et Lernout, ce travail est possible grâce à l'introduction d'un tiers, comme une équipe de recherche ou une supervision.

Cette approche est renforcée par le développement des deux concepts d'Elkaïm et Ausloos.

Résonance et équation personnelle

Elkaïm, spécialiste des résonances, les définit comme des « *éléments semblables communs aux différents systèmes en intersection.* » « *Les résonances que je décris n'existent pas en tant que telles ; elles surgissent dans les couplages, dans les intersections entre les constructions du réel des membres du système en jeu.* »

La résonance n'est pas un « fait objectif », il ne s'agit pas d'une vérité cachée que l'on devrait faire apparaître à travers un point commun à différents systèmes ; elle naît dans la construction mutuelle du réel qui s'opère entre celui qui la nomme et le contexte dans lequel il se découvre en train de la nommer. » (Elkaïm, 1989, p 184) Il rejoint Dessoy puisque la résonance fait appel à cet espace vécu par tous les membres des systèmes en jeu. Une résonance se produit à « *L'intersection entre les éléments liés au thérapeute, au couple, mais aussi au superviseur, aux règles de l'institution dans laquelle la thérapie a lieu, aux règles du groupe de supervision. »* (Elkaïm, 1989, p. 133)

Cette résonance nous rapproche émotionnellement de la personne ou du système. La reconnaître et l'utiliser si nécessaire donne du sens à ce qui se joue dans la situation. C'est elle qui met en évidence le type d'interactions et leurs éventuels dysfonctionnements. L'espace de supervision peut être le lieu de cette identification pour remettre en route un processus de changement. D'autant plus que, on le sait, l'intervenant fait partie du système étudié ; il l'influence et il est influencé par ce dernier. Etant son propre outil de travail, le supervisé fait appel à ses émotions, à son histoire, ses valeurs. Comme le souligne Foulkes (2004) cité par Hefez (2010, p. 163) « *L'idée derrière le concept de résonance est qu'un individu exposé à un autre individu et à ses communications sous forme de comportement et de mots semble instinctivement et inconsciemment y répondre de la même façon.*»

Raison pour laquelle, Ausloos est attentif aux questions d'identité du thérapeute et de ses représentations. Ainsi, mieux le supervisé se perçoit et nomme ce qui est en jeu par rapport à sa propre histoire et le type de transactions qui s'établissent entre les systèmes soignant et soigné, mieux il va identifier l'isomorphisme possible. Cette conscience de soi facilite le changement chez le supervisé et dans le système soigné et soignant : « *(...) guider chaque participant dans une démarche où il identifiera ses besoins, ses ressources, ses blocages en fonction des contextes dans lesquels il intervient.* » (Ausloos, 1986, p. 142), contribue à inclure les intervenants dans ce phénomène de l'isomorphisme pour repérer les éléments structuraux qui font écho ou sont en opposition avec les autres systèmes impliqués. C'est le rôle de la supervision d'amener les personnes concernées vers cette conscience.

Je termine avec Ausloos qui rappelle que, malgré la généralisation des concepts entre formation et thérapie, il n'y a pas correspondance, mais bien isomorphisme : « *S'il est vrai que formation et thérapie sont isomorphes, elles ne sont pas identiques. Ce qui peut les réunir c'est l'épistémologie commune, épistémologie qui impose de rendre sa compétence à l'individu comme au système, en les libérant de règles qui n'ont plus leur raison d'être, de rôles qui ne remplissent plus leur fonction, de schémas de communications qui bloquent l'information.* » (Ausloos, 1986, p 144) Ce positionnement comme celui d'Elkaïm invite le superviseur à prendre en compte la personnalité du supervisé dans sa réflexion professionnelle.

Que faire de l'isomorphisme « dévoilé » ?

L'analyse du « Milieu Humain », de nos résonances dans la situation étudiée nous donne de nouvelles pistes de réflexion qui ne sont pas toujours acceptées ou acceptables par les familles ou par les professionnels eux-mêmes. Pour un supervisé ou une équipe, identifier qu'on s'est pris « les pieds dans le tapis » et qu'on reproduit les mêmes interactions et les mêmes comportements qu'autrui est un passage délicat. C'est une remise en question de son rôle dans le maintien du problème qui oblige une prise de conscience parfois confrontante, ce qui peut être un frein au changement.

Mais même avec cette difficulté-là, Lernout découvre après un travail de sculpting que des changements importants, positifs et spontanés pour l'évolution du patient se sont produits, et cela sans même que les équipes ayant participé au sculpting informent leur institution et leur hiérarchie, ce qui le leur avait pourtant été demandé. Expérimenter ces représentations (croyances) à partir de l'éprouvé (vécu émotionnel) est une nécessité qui engendre un changement de point de vue influençant son propre comportement et par ricochet celui des

autres sans que cela soit obligatoirement nommé. Nous changeons parfois sans en être conscients.

Nous avons vu dans ce chapitre les éléments essentiels qui constituent l'isomorphisme et comment il devient un outil dans un travail de supervision. J'aborde la synchronicité selon la même méthodologie : sa définition, à quoi on la reconnaît, les enjeux et une esquisse théorique pour la reconnaître.

SYNCHRONICITE

« Si tu n'attends pas l'inattendu, tu ne le trouveras pas, car il est pénible et difficile à trouver. » Héraclite (Midal, 2013)

« « L'ordre est dans l'esprit des hommes et non dans la nature », disait si justement le psychiatre Guy Ausloos (compétence des familles). Pour approcher la synchronicité, il faut apprendre à tolérer l'incertitude et à se laisser toucher par les mystères de l'improbable. Afin de laisser entrer cette dimension naturelle de la vie, il faut bien souvent faire le sacrifice d'un ordre rigide et rationnel, un ordre bien souvent bouleversé par le chaos de ces rencontres qui nous transforment. » (Vézina, 2001, p. 49)

Un philosophe grec présocratique, Héraclite, un psychiatre systémicien, G. Ausloos cité par un psychanalyste jungien, J.-F. Vézina, introduisent le thème de la synchronicité. Cette rencontre (est-ce synchronistique ?) m'indique qu'il y a des liens probables entre les deux concepts d'isomorphisme et de synchronicité.

Pour commencer l'exploration de ce phénomène, je propose quelques définitions de la synchronicité selon différents auteurs, dont Jung.

Définition

Jung écrit : « J'emploie donc ici le concept général de synchronicité dans le sens spécial de coïncidence dans le temps de deux ou plusieurs événements sans relation causale et qui ont le même contenu significatif ou un sens similaire, et ce par opposition à « synchronisme » qui indique simplement l'apparition simultanée de deux phénomènes. » (Jung, 1973, p. 636) Cette définition parle de coïncidence, d'a-causalité et de sens. Avec la synchronicité, des événements à priori improbables deviennent moteurs du changement. Ces coïncidences créent une dynamique dans un temps donné sans que l'on puisse en donner une explication rationnelle. Tout ne peut pas être expliqué aujourd'hui, avec les connaissances scientifiques que l'on a, et pourtant cette part a bel et bien une réalité que Cazenave, cité par Vézina, confirme : « La synchronicité est sans conteste, dans toute l'œuvre de Jung, l'une des notions les plus risquées – mais aussi les plus nécessaires quant à la réalité des phénomènes psychiques.

Qu'est-ce, en effet, que la synchronicité ? Pour aller rapidement, l'étymologie nous renseigne, Sun-chronos : le temps qui « va ensemble », le temps qui coïncide à lui-même. Autrement dit, il s'agit de deux événements qu'aucun lien ne relie selon la causalité classique, et qui pourtant, en survenant simultanément, créent du sens pour la personne qui en est le sujet. » (Cazenave, 2005, cité dans Vézina, 2001, p. 13)

Exemples

« L'histoire du Scarabée » racontée ici par Peat (1987, p. 16) en est une belle illustration : « La patiente de Jung était une femme dont l'approche très rationnelle de la vie rendait toute forme de traitement particulièrement difficile. Un jour, cette femme racontait un rêve dans lequel était apparu un scarabée d'or. Jung savait que cet animal avait une haute signification chez les anciens Egyptiens, qui le vénéraient comme un symbole de renaissance. Tandis que la femme parlait, le psychiatre entendit dans la mi-obscurité de son cabinet un tapotement à la fenêtre, derrière lui. Il tira le rideau, ouvrit la fenêtre, et un scarabée vert doré ... entra en volant. Jung montra à sa patiente « son » scarabée. A partir de ce moment,

son excessive rationalité fut percée à jour et leurs entretiens devinrent beaucoup plus profitables. »

Ce que Cazenave nous dit, comme cette petite histoire, c'est que notre monde bien qu'à la recherche de rationalité, de sciences objectives est aussi fait de subjectivité et de valeurs personnelles qui se rencontrent de manière significative à des moments-clés de notre existence.

Durant la rédaction de ce travail, j'ai eu l'occasion d'être plus attentive à ce mécanisme. Une amie quittée par son mari, il y a peu de temps, me racontait qu'au cours d'une promenade en montagne, dans un moment de grande tristesse, elle a pensé que si elle voyait un chamois, animal rare dans cette région, celui lui donnerait une raison d'espérer que la situation allait s'arranger. Plus loin, soudain, elle a vu un chamois, immobile, sur le chemin, sa tête tournée vers elle. Cette histoire pourrait relever de la superstition si nous n'avions pas cherché du sens à cette rencontre dans un moment de vie très douloureux pour elle. Ni l'une ni l'autre ne connaissions la signification symbolique du chamois. Mais, après l'avoir écoutée, j'ai cherché la symbolique de cet animal : *« vous viendrez à bout de problèmes que vous croyiez insolubles sans vous en rendre compte. »* (Site web les sentiers cachés, consulté le 09.05.2014) et je l'ai partagé avec elle. Cet échange lui a ouvert d'autres portes, d'autres choix possibles que le seul qu'elle désirait : le retour de son mari.

Attendre l'inattendu et donner du sens à ce phénomène de synchronicité, c'est aussi une occasion de réfléchir à son problème, de l'actualiser et le regarder autrement dans la possibilité d'un changement, d'une sortie de crise, de la remise en mouvement. *« (...), la synchronicité s'intéresse d'abord à la question de la signification, que ce soit dans la vie ou dans la nature. Sa force réside dans sa capacité à traiter l'aspect subjectif d'une expérience, et sa valeur tient au fait qu'elle fait correspondre la signification subjective d'un phénomène avec des explications objectives. En reliant les éléments subjectif et objectif, elle s'adresse à la fois à l'artiste et au scientifique. »* (Peat, 1987, p. 141)

A quoi reconnaît-on un phénomène de synchronicité ?

Fondamentalement, c'est par la survenance aléatoire de ces coïncidences signifiantes qu'on reconnaît la synchronicité. Mais plus encore, ce phénomène doit devenir suffisamment prégnant pour être un moteur de changement pour le supervisé ou le patient. *« Les phénomènes de synchronicité se manifestent à certains moments particuliers de notre existence. Ce sont en général des moments où le vécu émotionnel est intense tels que la mort, la maladie, et qui peuvent revêtir un caractère dramatique. Ce sont aussi les situations qui paraissent sans issue, les périodes d'évolution ou de crise intérieure. »* (Pallud, 1981, p. 7) Les conditions « d'apparition » de ce phénomène sont liées aux émotions, au cycle de vie et il produit une transformation en lien avec la tension interne de la personne qui lui donne un sens.

Quatre indices sont proposés par Vézina pour repérer une synchronicité :

« 1. La coïncidence est de type acausal, c'est-à-dire que le lien entre les événements se fait par le sens.

2. Cette coïncidence provoque un fort impact émotionnel chez la personne qui la vit, suggérant une constellation d'images symboliques. Cet impact traduit le caractère numineux de l'expérience, soit le sentiment, pour la personne, d'être interpellée par l'inconscient.

3. Cette coïncidence témoigne de transformations de la personne, d'où la valeur symbolique de la synchronicité.

4. Elle se produit généralement lorsque la personne se trouve dans un entre-deux ou dans une situation chaotique ou bloquée. Cet état renvoie à la dimension liminale⁴ de l'expérience. » (Vézina, 2001, p. 37)

Ces quatre indices, le sens plutôt que la cause, l'impact émotionnel et symbolique, la transformation dans un moment critique démontrent que la synchronicité apparaît à un

⁴ du latin *limen*, qui veut dire « seuil »

moment particulier de notre vie. Il y a une part de mystère. C'est ce que certains auteurs ont reproché à Jung avec ce concept proche de la parapsychologie, alors que pour Jung, cela fait référence à l'inconscient collectif et aux archétypes universels⁵ : « *Pour apprécier pleinement ce qu'est un événement synchronistique, il faut avoir fait l'expérience personnelle d'une coïncidence mystérieuse, et avoir ressenti la réponse émotionnelle spontanée (un frisson dans le dos, une crainte révérencielle, une bouffée de chaleur) qui accompagne souvent l'apparition d'une synchronicité. Idéalement, il n'existe aucune manière de pouvoir rendre compte de cette coïncidence d'une façon rationnelle, ou en faisant purement appel au hasard.* » (Bolen, 1979, p. 44)

La reconnaissance de la synchronicité passe par cette disposition du cœur, du corps et de l'esprit à accueillir l'inattendu, le symbolisme, l'émergence de l'inconscient collectif dans la situation problématique. « *Je pense que nous devons lier la notion de synchronicité à celle de conscience, de responsabilité et de présence à soi. La conscience, parce que nous ne pouvons avoir accès à des synchronicités que si nous savons qu'elles existent. La responsabilité, parce que nous serons d'autant plus enclins à les remarquer qu'elles viendront nous aider dans la tâche que nous nous sommes fixée. La présence, parce que nous ne percevrons les synchronicités que si nous sommes attentifs à nous-même et à ce qui se passe autour de nous.* » (Balance & Bourdin, 2004, p.123)

Les émotions sont des signes qui peuvent éveiller notre attention à une synchronicité. Une première impression forte, une résonance, un mouvement intuitif peuvent nous rendre attentifs à ce moment-clé qui relie l'intérieur et l'extérieur et donne un nouveau sens à la situation. « *Ainsi, écouter nos émotions devant une situation imprévue, fruit apparent du hasard, nous met en éveil pour tirer au mieux parti des synchronicités.* » (Balance & Bourdin, 2004, p.136)

Une fois ces points de repères identifiés, il s'agit de comprendre en quoi la synchronicité peut devenir un outil de travail pour le superviseur.

Enjeux de la synchronicité

Nous avons vu que l'apparition d'une synchronicité peut modifier le cours de la vie de la personne. Elle l'amène à une réflexion potentiellement source de changement. « *La rencontre synchronistique pourra donc entraîner un mouvement créatif qui nous aidera à transformer la perception que nous avons de nous-même.* » (Vézina, 2001, p. 131) Jung évoque les rêves, les archétypes, les symboles, tous liés à l'inconscient collectif. Le travail autour de ces éléments va toucher le Soi⁶ et participer au dénouement des souffrances psychiques. Avec ces concepts, il y a des ouvertures possibles : « *L'un des effets de ces coïncidences significatives ou de ces rencontres synchronistiques est justement d'ouvrir la conscience à une plus grande perspective de soi et du monde.* » (Vézina, 2001, p. 158) Ces références au symbolisme ou à la mythologie sont pour le superviseur une occasion de réfléchir avec son supervisé sur un autre mode que la parole « rationnelle ». Avec ces « images », le supervisé fait appel à la part non consciente de lui-même ; elles révèlent, sans trop l'impliquer sur le plan personnel, des éléments qui vont l'aider à réfléchir à sa relation et son action en lien avec son client.

Avec les exemples du scarabée et du chamois, nous pouvons constater qu'il y a un changement de niveau logique, de niveau de sens, même si nous ne savons pas dans quelle direction les transformations vont se produire. « *L'impulsion symbolique déployée dans une synchronicité conduit donc normalement au mouvement, à la quête de sens, et cela même si nous ne sommes pas pleinement conscients de ce qui se joue en nous à l'occasion d'événements particulièrement chargés de sens. L'effet de sens va donc au-delà de la*

⁵ Type primitif ou idéal ; original qui sert de modèle. (Petit Robert, 1989)

⁶ « Le Soi est non seulement le centre, mais aussi la circonférence complète qui embrasse à la fois conscient et inconscient ; il est le centre de cette totalité comme le moi est le centre de la conscience. » (Jung, 1973)

rationalité et transforme la personnalité à plusieurs niveaux.» (Vézina, 2001, p. 159) L'enjeu est bien celui recherché dans le cadre d'une supervision : viser à des transformations.

C'est l'occasion de rappeler que le concept de synchronicité est issu comme l'isomorphisme d'un contexte thérapeutique. Avec l'apparition des supervisions et la nécessité de développer des outils et des cadres de référence, les superviseurs se sont approprié certains d'entre eux, les glissant dans leur pratique. En tant que superviseur, nous relevons les coïncidences, nous les proposons au supervisé et nous allons travailler ces images dans la mesure où elles peuvent aider à la posture professionnelle. C'est la manière d'utiliser l'outil qui fait la différence et rendent ces outils utiles à notre travail.

Nous comprenons qu'en relevant les coïncidences signifiantes en supervision, nous abordons un potentiel de changement. Mais quels moyens avons-nous pour les mettre en évidence ?

Esquisses de quelques théories explicatives de la synchronicité

Avec le transfert proche de la résonance des systémiciens, les archétypes qui font référence au symbolisme, à l'inconscient collectif et avec le Yi-king, ou « livre des transformations » chinois, on fait appel à des éléments de compréhension plus intrapsychique.

Etudier ici ces trois éléments me confrontent à des propos qui me font sortir de certains de mes schémas de fonctionnement rationnel, entre le juste, le faux, le raisonnable, le prouvé, les certitudes. Cette incursion dans le monde psychanalytique de Jung favorise mon imagination, ma créativité et ma capacité à intégrer d'une autre manière que celle apprise en systémique, le symbolisme des images dans mon travail de superviseur. Elle m'aide à être attentive à ce moment-clé qu'est l'apparition de la synchronicité avec son potentiel de changement.

Le transfert

Il y a une différence dans la définition du transfert chez Freud ou chez Jung. Dans l'acception de Jung et de la psychologie analytique, *«Il ne s'agit pas, (...), d'un phénomène pathologique qu'il s'agirait de réduire par l'analyse, mais d'un phénomène naturel dans la relation entre deux êtres humains, phénomène qui résulte du déploiement des dynamiques archétypiques entre deux personnes. (...)*

Ensuite, Jung ne considère pas que le transfert puisse être simplement appréhendé comme étant un mouvement à sens unique, de l'analysant vers l'analyste, mais bien plutôt comme un mouvement à double sens, qui implique tout autant la personnalité de l'analyste que celle de son patient. (...) Les jungiens réserveront ce terme à ce qui, de l'analyste, participe aux résistances, c'est-à-dire à la façon dont l'analyste fait inconsciemment obstacle à la poursuite du processus analytique. » (Wikipédia, article transfert, 22.5.14)

Ces explications établissent clairement le lien entre les deux personnes en interaction. Tout comme dans la résonance en systémique, l'histoire personnelle des protagonistes a un impact sur la relation et sur ce qui s'y joue la plupart du temps de manière non consciente. Dans le transfert, selon Jung, il y a une confrontation, un échange qui n'est ni neutre, ni objectif. Il y a un lien affectif qui contribue à la production d'archétypes et de son prolongement, la synchronicité, entre les protagonistes : c'est la rencontre de deux inconscients personnels et collectifs. C'est dans ce mouvement-là que s'inscrit l'émergence des phénomènes de synchronicité qui sont une fenêtre vers d'autres lectures d'une situation problématique.

Comme il ne s'agit pas de généraliser en supervision des concepts comme le transfert, venu de la thérapie, et d'être prudente dans l'utilisation de ce terme, j'ai cherché chez les auteurs eux-mêmes superviseurs ce qu'ils en disent dans la relation superviseur-supervisé. Même s'il s'agit du transfert selon Freud, Monnier est très clair sur ce point : *«Au sens le plus large, le transfert est un déplacement, un phénomène psychologique extrêmement répandu. A ce titre, il y a bien sûr du transfert dans la supervision : parler de soi régulièrement à quelqu'un favorise l'émergence d'affects déjà expérimentés, des simples effets de sympathie-antipathie*

aux effets d'amour et de haine. Pourtant, que des mouvements transférentiels et contre-transférentiels existent n'autorise pas à les interpréter ; tout au plus convient-il d'être attentif à ce que la force de ces mouvements n'empêche pas la symbolisation. La condition pour engager une supervision me semble être un intérêt pour la personne que nous recevons, sinon la relation risque d'être massivement investie en retour d'un transfert négatif qui ne pourra être analysé.» (Monnier in Julier, 1984, p. 126)

Pigeon recadre le transfert dans la supervision, en ramenant celui-ci dans le monde réel, évitant la « fantasmatisation » de la relation, mais n'empêchant pas la symbolisation et le travail sur soi sans pour autant déraiser vers la thérapie : *«Se situer dans la réalité, même sur la pointe des pieds, a pour effet de couper le chemin au phantasme et empêche l'installation d'un transfert analysable en tant que tel.»* (Pigeon, in Julier, 1984, p. 147) Le but est d'utiliser le transfert activement dans cette dimension directement reliée au réel pour surprendre le supervisé et pour amener de nouvelles options dans le travail réflexif sur sa pratique professionnelle.

Jung dit que le transfert passe par la production des archétypes qui sont des images universellement reconnues, bien que n'existant que dans la conception de la personne chez qui ils émergent. Les archétypes n'ont pas une forme en eux-mêmes. Quelles sont ces représentations symboliques ? Comment apparaissent-elles dans l'univers de la personne ?

Les archétypes

Jung écrit que *« La notion d'archétype... dérive de l'observation, souvent répétée, que les mythes et les contes de la littérature universelle renferment les thèmes bien définis qui reparaissent partout et toujours. Nous rencontrons ces mêmes thèmes dans les fantaisies, les rêves, les idées délirantes et les illusions des individus qui vivent aujourd'hui. Ce sont ces images et ces correspondances typiques que j'appelle représentations archétypiques. »* (Jung, 1973, p. 625) L'archétype, selon Jung, fait partie de notre psyché, de notre inconscient et peut émerger à tout moment. Il contient une charge émotionnelle singulière à chacun d'entre nous. Quand l'archétype devient conscient, il devient une représentation plus concrète, propre à la personne. C'est à partir de cette image singulière qu'un travail explicatif ou interprétatif commence.

Ce qui m'intéresse particulièrement pour ce travail est l'idée que l'archétype unit le symbole et l'émotion. En supervision, il y a une place pour l'émotion et son émergence favorise l'exploration de nouvelles attitudes professionnelles. En cela, nommer un archétype, pouvoir l'identifier dans sa portée symbolique peut être un outil qui surprend le supervisé et contribue ainsi à son questionnement professionnel et personnel. *«Pour Jung et ses continuateurs, les archétypes sont vivants au sein de l'âme psychique, ils sont par ailleurs la clé du développement de l'individu : « Ceux qui ne se rendent pas compte de la tonalité affective particulière de l'archétype ne se retrouveront qu'avec un amas de concepts mythologiques, que l'on peut sans doute assembler de façon à montrer que tout a un sens, mais aussi que rien n'en a. Les cadavres sont tous chimiquement identiques, mais les individus vivants ne le sont pas. Les archétypes ne se mettent à vivre que lorsqu'on s'efforce patiemment de découvrir pourquoi et comment ils ont un sens pour tel individu vivant. »* (Wikipédia, article archétype, 09.05.2014) Tout cela exige du superviseur une connaissance du sens des symboles, pour créer cet échange et l'enrichir dans une perspective d'appropriation par la personne de ce qu'elle aura pressenti avec cette image. L'archétype ne prend forme et ne prend du sens qu'au moment où il est énoncé par la personne et contient une part de sa singularité.

L'apparition d'une image archétypale a une valeur symbolique et elle est une réponse « énigmatique » à une problématique psychique. Venus de l'inconscient vers le conscient par des symboles et renforcés par une coïncidence signifiante, les archétypes sont un des signes qui permettent de repérer et d'opérationnaliser le principe de synchronicité. *« Devant nos complexes fixes et les répétitions de la vie, les archétypes, lorsque nous en prenons conscience, sont donc ces attracteurs créatifs, des attracteurs de sens qui contribuent, de*

façon mystérieusement acausale, à modifier la suite « logique » des événements de la vie. Ils confèrent une touche créatrice aux motifs répétitifs de notre existence et serviront à guider les grandes transformations.» (Vézina, 2001, p. 142) Il faut souligner ici que l'archétype n'est pas la synchronicité. Il l'organise et il ne sera significatif que pour la personne qui le produit. *« Même si tous les êtres humains sont confrontés aux mêmes expériences, aucun ne dynamise ses archétypes deux fois de la même façon. »* (Vézina, 2001, p. 137)

L'archétype est une manière d'interpréter le monde en fonction de notre sensibilité. Jung a rapproché cette compréhension du monde occidentale avec le Yi-King qui introduit une autre façon de réfléchir le monde et de s'y réfléchir. Il pose des questions qui demandent de s'éloigner une fois encore des certitudes.

Le Yi-King

Quand j'ai commencé ma recherche, j'ai été très amusée de m'apercevoir que Jung s'était intéressé à cet art qu'il a travaillé avec un des meilleurs traducteurs du « Livre des transformations », Richard Wilhelm. J'ai été en contact, il y a plusieurs années, avec ce « jeu de cartes » par une de mes patientes qui tirait le Yi-King quand elle avait des questions existentielles qu'elle voulait partager avec moi au cours de la séance. Dans la formation de superviseur, Mahler⁷ évoquait la pensée de Tchouang-Tseu, référence à la sagesse et à la méditation chinoise. Enfin, lors du cours sur les outils en supervision⁸, un jeu de cartes de Yi-King était proposé. Par conséquent, je trouve assez naturel que cet outil trouve sa place dans ce travail de recherche.

Vézina le décrit à partir de Wilhelm : *« ... King veut dire « la trame d'une étoffe, autrement dit les livres contenant des vérités qui, comme la trame, ne varient pas »* (Wilhelm, 1973, *Le livre des transformations*, p.xxix. Paris : Médicis). *Le mot Yi, de son côté désigne le mot caméléon ou changement. En résumé, nous pouvons dire qu'il s'agit du répertoire des thèmes immuables de la tradition chinoise qui se transforment au contact de la conscience. »* (Vézina, 2001, p. 87) Cette définition s'accorde bien avec celle des archétypes, qui reflètent aussi cette idée d'universalité dans les symboles, les mythes fondateurs et du sens que chacun va leur donner en fonction de son histoire personnelle. Vézina nous dit que *« C'est le procédé divinatoire qui se rapproche le plus de la synchronicité parce qu'il ne cristallise pas l'avenir. Il nous donne plutôt une image de la situation actuelle et propose des voies utiles à notre développement. Bien qu'il nous soit impossible de provoquer la synchronicité, on peut tout de même la « simuler » avec le livre du Yi-King. »* (Vézina, 2001, p. 88) C'est donc avec curiosité et l'idée de pouvoir, un jour, utiliser ces cartes en supervision que je me suis penchée sur cet outil.

Avec le Yi-King, Jung a mis en évidence la différence entre la pensée orientale et occidentale : la nôtre est fondée sur la causalité, tandis que les Chinois cherchent à repérer les répétitions, les correspondances, les coïncidences. Il y a un discours cosmologique qui relie le ciel et la terre. *« Quand on tire le Yi-King, on crée à un moment particulier dans le temps une image qui inclut le questionneur, la question, et tout ce qui l'entoure. Comme dans la physique quantique, où l'observateur est inclus dans la description générale qu'il a de la réalité, le questionneur ici est irrémédiablement lié à la divination. »* (Peat, 1988, p. 165)

A partir d'une question précise, le « questionneur » tire au hasard des pièces qui vont donner un hexagramme⁹ qui correspond à une carte contenant une vérité universelle, qu'il s'agit ensuite de décoder et de développer. Cet énoncé comporte différentes interprétations

⁷ Mahler, J. (2012). *La place du corps*. Genève : HES-SO, DASSV

⁸ Kollyr Ottiger, I. (2013). *Outils de médiation et techniques de créativité au service de la supervision : sens, apports, limites*. Genève : HES-SO, DASSV

⁹ Un hexagramme est un symbole constitué de trait yīn et de trait yáng utilisé dans le Yi Jīng. Ils sont au nombre de soixante-quatre et résultent de la combinaison de deux trigrammes. (Wikipédia, consulté le 06.08.2014)

possibles et c'est ce qui en fait la grande richesse. Cette réponse par la carte tirée n'enlève en rien la responsabilité de la personne qui doit s'impliquer et prendre des décisions en fonction de ses différentes compréhensions. « *De plus, les situations décrites dans l'ouvrage sont archétypiques par définition, et il est plus que probable que tout lecteur découvrira une résonance très forte entre ses préoccupations personnelles, la situation, et le conseil donné par l'hexagramme.* » (Peat, 1988, p. 170) C'est un outil qui amène l'inconscient à se manifester par des images, des symboles. Il peut être un moyen structurant et créatif de la pensée, la libérant de certaines contraintes. C'est une ouverture vers une autre démarche personnelle et vers une transformation de soi.

EN SUPERVISION

Comment, à partir de ce développement théorique, intégrer ces deux outils dans une démarche de supervision ? La synchronicité s'est développée sur un concept analytique basé sur l'intrapsychique tandis que l'isomorphisme entre dans le cadre systémique et reflète les interactions entre les individus. Dans ce prochain chapitre, j'illustre les thèmes émergents par des exemples tirés de ma pratique de superviseur. J'ai mis en regard les concepts analytiques et systémiques avec les bases générales de la supervision et j'ai mis en évidence les liens possibles entre eux.

Je termine ce travail par l'analyse d'une supervision emblématique qui m'a beaucoup interrogée, alors qu'elle s'est arrêtée prématurément. Je fais des hypothèses à partir de ces outils et je réfléchis à leurs incidences sur le processus de supervision.

Liens avec le processus de supervision

Il faut rappeler ici les finalités de la supervision pour tisser ensuite des liens avec la théorie et saisir l'enjeu de l'utilisation de ces outils dans ce cadre-là. Rouzel, psychanalyste, éducateur social et superviseur, rejoint d'une certaine manière les définitions de l'ARS (Association romande des superviseurs) et il précise ce qu'est le défi de la supervision : « *Qu'on le nomme analyse des pratiques, supervision, ou selon mon style : instance clinique, ce travail d'élaboration dans l'après-coup vise à tous les niveaux un changement de position du sujet dans son rapport aux autres, à lui-même et au monde.* » (Rouzel, 2007, p. 132) Cette affirmation est au cœur des deux notions analysées que je détaille dans cette partie du travail puisque toutes les deux visent transformation et changement de posture.

Isomorphisme et synchronicité facilitent une prise de conscience sur ce qui se joue dans les systèmes impliqués. Que ce soit d'une part dans l'analyse des interactions entre les différents systèmes, par la sculpture, les métaphores, les jeux de rôle, ou que ce soit d'autre part dans l'émergence de l'inconscient par les archétypes, les rêves, l'apparition d'objets ou d'images soudaines dans la synchronicité, nous pouvons voir le supervisé entrer dans cette opération réflexive qui l'invite à élaborer de nouvelles stratégies et de nouveaux sens pour son action professionnelle.

« Une différence qui fait la différence »

Ce titre est une des devises chères aux systémiciens, héritée de Bateson. L'intervention en systémique est bien cette recherche de points de vue qui modifient la compréhension et le discours ordinaire des consultants. Je retrouve ce positionnement chez Rouzel, qui ne se réfère pourtant pas à la systémique : « *Donc je ne parle pas de partenariat, je parle de lieux où chacun puisse soutenir en paroles ses actes, où chacun puisse prendre acte de ce qu'il agit et de ce qui l'agit. Je parle donc de confrontation entre les équipes de soin et les travailleurs sociaux. Pas pour faire du semblable, pas pour faire du même, pour maintenir justement de l'écart, de la différence, pour mettre au travail au cœur de ces pratiques, l'impossible. Pour se le coltiner. Une des tâches de la supervision est justement d'opérer ce décollage de l'impossible, là où la glu intra- ou inter-institutionnelle tend justement à faire que « ça colle » au détriment et sur le dos des usagers. Pour ce faire, encore faut-il se parler !* » (Rouzel, 2007, p. 103) Dans cette citation, je retrouve, comme chez les systémiciens, cette

nécessité de sortir de la situation répétitive induite par les effets isomorphiques. Le fait de dévoiler l'isomorphisme introduit de la différence qui ouvre la possibilité de changement.

Relever un phénomène synchronistique va dans le même sens. Ce que dit Monnier : « *C'est donc sous forme de propositions très générales sur l'expérience humaine, sous forme d'images, d'histoires – que l'on peut croire ou non – que je propose des hypothèses de compréhension. Cette forme souple permet au sujet de s'en saisir ou non, sans être sous le feu d'une interprétation sauvage ou d'une théorie persécutante. Il s'agit, à partir d'un contenu particulier, de tenter des hypothèses suffisamment larges pour qu'elles puissent donner au travailleur social la possibilité de reconnaître au passage des affects ou des éléments pouvant concerner son client comme lui-même. Ce détour par la théorie permet d'éviter la violence d'une interprétation dont nous n'avons ni le désir, ni les moyens dans le cadre de la supervision ; cette théorisation souple – je dirais volontiers flottante – laisse à disposition de conscient et d'inconscient des possibilités de sens, offre une ouverture de compréhension et peut avoir des effets de dédramatisation.* » (Monnier in Julier, 1984, p. 129-130) Il s'agit pour le superviseur de proposer une autre analyse, avec le dévoilement de l'isomorphisme ou l'émergence d'une synchronicité. Une fois que des éléments nouveaux sont dévoilés, le supervisé a de nouveaux choix possibles et peut se « désengluier » de ses représentations initiales. Il déconstruit pour introduire cet écart, cette différence qui fait la différence que ce soit dans un cadre systémique ou analytique.

Cette nécessité d'introduire de la différence pour remettre en mouvement le processus de changement est en lien avec le vécu du supervisé. Il va produire du sens à partir aussi de son histoire.

Histoire personnelle et recherche de sens

Il ne s'agit pas de savoir pourquoi ces phénomènes isomorphiques ou synchronistiques se produisent, mais bien quel sens ils peuvent avoir à ce moment-là et pour cette personne-là; et comment ce sens va ouvrir des choix possibles qui sont à la base de toute reprise évolutive pour les systèmes ou les personnes impliquées. « *L'acausalité, premier point de la définition de la synchronicité, indique que les événements sont liés entre eux par le sens et non par la cause. Il n'est donc pas approprié de chercher la cause des coïncidences.* » (Vézina, 2001, p. 39) Il s'agit d'explorer ce qui émane de la personne et de son vécu. L'apparition d'une image ou le type d'interaction de la personne sont directement issus de son histoire personnelle.

C'est la raison pour laquelle, en supervision, j'oriente le travail sur l'éprouvé, sur les valeurs et les représentations qui fondent l'histoire personnelle selon la théorie du Milieu Humain. Notre vécu influence notre lecture du monde. Notre réalité se construit sur nos expériences de vie : c'est l'approche constructiviste. A partir de là, nous allons avoir un regard plus affuté pour tel ou tel événement ou situation. Clairement, nous influençons les échanges avec le supervisé en fonction de ce regard. Chez Jung, la référence à tel ou tel archétype n'est pas non plus un hasard. Elle est directement en lien avec l'histoire de la personne et de son inconscient personnel et collectif. Et tout cela dans une certaine complexité puisqu'il s'agit à la fois du supervisé et du superviseur.

Exemple

Liliane¹⁰, en fin de formation en santé-sociale, me contacte pour une supervision pédagogique obligatoire de 10 heures en urgence puisque nous sommes fin décembre, et que son stage se termine en février. Liliane refait son dernier stage après un burn out et elle est suivie en psychothérapie. Elle se décrit comme ralentie, fatiguée et experte en procrastination. Son débit de voix est lent, j'observe de longs moments de silence, une certaine perplexité avant qu'elle ne réponde à mes questions. Elle n'a pas de demande précise étant donné qu'elle ne rencontre pas de problèmes particuliers dans son rôle professionnel. Elle trouve que tout va bien. Par contre, elle a de gros doutes sur son avenir

¹⁰ Tous les prénoms dans ce travail sont fictifs.

professionnel et la rédaction de son travail de bachelor. Elle se demande si elle va postuler et travailler dans ce métier. Elle aimerait donc travailler son identité professionnelle.

Personnellement, elle me renvoie à cette insécurité de stagiaire mal dans sa peau que j'ai connue au même âge. En même temps elle a un discours qui se veut à la fois très fort : « je me connais bien, je sais où sont mes forces et mes faiblesses et je suis capable de réfléchir à mes actions » et elle me donne l'impression d'une grande insécurité, d'une difficulté à mettre des mots sur ce qu'elle vit ou ressent. Je suis à mon tour un peu perplexe de voir cette jeune collègue maîtrisant aussi peu le discours professionnel et ayant un regard si peu critique. Je me sens aussi en colère contre l'école qui laisse cette jeune fille poursuivre ses études alors qu'elle ne semble pas avoir atteint les objectifs minimaux de la formation.

Dans les situations qu'elle propose, il y a des hésitations, des flottements, qui se ressentent dans les mots utilisés et aussi dans la description de ses interactions avec les résidents de son institution de stage. Elle sent qu'ils sont déstabilisés et angoissés. Je lui montre l'isomorphisme de cette situation. Dans les hypothèses que je formule au cours de la troisième rencontre, je la questionne sur ses propres difficultés à se faire confiance et je lui dis ce que je ressens dans son attitude : elle ne donne pas une impression de stabilité et de savoir où elle veut aller et cela peut se répercuter sur son résident qui est probablement lui-même dans ce type de problématique. Au moment de généraliser et d'ancrer le travail de la séance, il me vient l'image d'un château de sable détruit petit à petit par les vagues. Je la partage avec elle. Elle réagit fortement à mon image en me disant qu'elle voit une tour emportée par l'eau, mais les fondations restent. Elle se met à pleurer. Je ne sais pas ce que j'ai touché.

Par la suite, j'axe mes interventions sur ce qu'elle fait de bien, sur ce qu'elle met en place pour son confort et sa sécurité. Je m'appuie sur les entretiens d'explicitation de Vermersch (1994), l'incitant à décrire son action puis à nommer les émotions et les intentions, et à formuler des hypothèses sur sa posture professionnelle. Je veux croire, comme elle me l'a affirmé, que les fondations sont solides et je m'emploie à ne pas les effriter. En fin de séance, elle me dit que nos échanges la confrontent, la bousculent, mais qu'elle y voit un sens. L'image du château de sable continue de me hanter et je me sens souvent mal en face d'elle, la percevant tellement craintive et à la limite de ses capacités. Je métacommunique le plus possible sur les mots et le temps des verbes qu'elle utilise. Je lui dis ce qu'elle me renvoie quand elle évoque les situations en supervision. J'essaie de garder cette position de superviseur pour ne pas m'ensabler moi aussi dans la situation entre l'inertie et le flou de la supervisée, de l'institution et des résidents.

C'est avec le blason professionnel, objet flottant proposé par Caillé et Rey (2004), que j'entrevois une issue à cette supervision difficile et qui va donner du sens à ce travail. C'est l'occasion de construire une réflexion à partir de son histoire professionnelle et personnelle. Elle peut alors se recentrer sur ce qu'est son futur métier, sur les personnes représentatives dans ses projets professionnels et personnels, sur les personnes importantes actuellement et sur comment elle peut entrevoir son futur.

C'est alors qu'elle reprend l'image du château, mais celui du château de cartes. Elle réalise par cette image qu'elle a mis en place beaucoup de choses pour se donner de l'assurance, mais qu'il suffit d'un souffle pour que tout tombe. Elle sent qu'il y a des écarts entre comment elle se voit et comment elle est perçue. C'est lors de cette séance que ma colère et ma perplexité contre elle et contre l'école sont retombées et que j'ai commencé à voir Liliane autrement, plus en lien avec son histoire personnelle.

A partir de cette séance, Liliane s'est montrée beaucoup plus active, mettant en place des stratégies et des actions qu'elle a concrétisées au fil des semaines suivantes. Elle a posé les premières pierres de son château fort et elle a commencé à penser qu'elle pourrait postuler pour une place dans son domaine. Un processus s'est remis en route et au fil des séances, je constate les changements : ton de voix, fluidité de sa pensée, assise corporelle, expression de son visage. Notre dernière séance à partir de la devise de son blason

professionnel « au-delà » sera l'occasion d'évaluer son évolution, les bons et les mauvais risques de ces changements.

Dans cet exemple, ma position a été de m'approcher de la réalité historique de cette étudiante, de saisir la nature de ses difficultés professionnelles, avec en arrière fond ses problèmes personnels. Sur ces quelques séances, j'ai mis en relation sa façon d'interagir au travail et en supervision, ce qui l'a amenée à parler brièvement de ses relations privées. Elle a pu voir les isomorphismes dans ces différentes situations et cette prise de conscience l'a incitée à modifier son comportement et sa vision de départ. C'est donc bien dans ce jeu interactif de miroir et de résonances entre son histoire, celle de ses patients et la mienne que les enjeux de la supervision ont eu lieu et ont permis une reprise évolutive positive, en donnant sens à ses images à la fin de nos séances.

Je voudrais terminer cette illustration par cette citation de Vézina qui résume l'idée générale de cet exemple et le lien avec la synchronicité et l'apparition des métaphores du château de sable, du château de carte et du château fort. « *Ce n'est donc jamais l'événement synchronistique externe comme tel qui est porteur de sens. Le sens se tisse progressivement dans la suite de l'histoire, c'est-à-dire dans la façon dont nous décidons de poursuivre notre vie après tel ou tel événement.* » (Vézina, 2001, p. 154) A la fin, c'est Liliane qui a vu qu'elle avait une route ouverte devant elle, qu'elle pouvait décider de la prendre ou pas. C'est devenu, pour elle, un vrai choix. Elle est entrée dans un processus d'individuation qui est l'un des objectifs de la supervision.

Dans cette illustration, on peut percevoir la complexité des situations en jeu. Ce sont des histoires qui s'enchevêtrent, celle de la supervisée, la mienne, celle de l'institution, et celles des patients. Comment intégrer la complexité et la pensée circulaire dans la supervision ainsi que l'idée qu'il n'y pas toujours de causes directes dans les événements et les coïncidences ?

A-causalité et complexité

Dans les deux approches systémique et analytique, on ne cherche pas à trouver des explications causales, même si elles sont parfois nécessaires. L'un des enseignements de ce travail de diplôme est de laisser la place à l'inattendu, de laisser émerger, dans une attitude d'écoute active et attentive, tout ce que le supervisé peut apporter comme images qui dans un premier temps ne font pas forcément sens. Dans le travail en santé-social, la plupart des situations rencontrées sont complexes et exigent des élaborations de type circulaire. La recherche de la cause et un raisonnement linéaire sont des travers souvent rencontrés mais qui n'amènent pas la résolution des problèmes.

Exemple

Je pense à une séance où Coralie, la supervisée travaillant dans une institution éducative, décrit la situation de Gilles, 10 ans, souffrant énormément de ne voir sa mère qu'en fin de semaine et pas systématiquement. A un moment de la discussion, elle me dit qu'il faudrait couper le cordon ombilical entre Gilles et sa mère. Je note le terme sur mon papier. Au fil de l'échange, je réalise soudain l'importance de cette métaphore pour le travail en supervision, et je la reprends. Cela nous amène à réfléchir à ce que cette image renvoie de la relation de cet enfant avec ses parents, et par isomorphisme, celle de l'étudiante avec Gilles, de l'équipe avec Gilles, de l'étudiante avec son équipe.

Dans cet exemple élaboré avec l'étudiante, il y a la situation complexe de cette famille où la mère a des troubles psychiatriques et vit dans un foyer. Le père est sous enquête pour soupçon d'abus sur sa fille, elle aussi en foyer. En outre, Gilles est interne dans l'institution dans laquelle il y a eu des abus autrefois et beaucoup de violence entre les jeunes. La famille a développé, selon notre hypothèse, une forme de relation instable, amenant l'enfant à produire des comportements agités, désorganisés et désorganiseurs. On voit comment l'isomorphisme peut se développer sans être identifié dans un contexte aussi complexe. Différentes interactions se mettent en place selon que les uns ou les autres se sentent proches du système familial ou du système institutionnel plus cadrant et autoritaire. Des

comportements finissent pas s'opposer, augmentant les symptômes de l'enfant et rétablissant pour lui un équilibre connu, mais destructeur.

Dans nos rencontres, Coralie a évoqué ses valeurs éthiques comme celle ne pas séparer un enfant de ses parents. Elle estime que l'institution est parfois plus néfaste qu'utile. Elle se sent souvent rebelle contre les systèmes « autoritaires » et elle recherche, avec les jeunes, une relation plus maternante, compréhensive et tolérante. Elle se montre sensible à l'ambiance (éprouvé) du contexte institutionnel et familial. Coralie et moi relevons ensuite la part d'ambiguïté entre la mission de l'institution qui est d'autonomiser l'enfant et la nécessité pour certains d'entre eux de commencer par un travail autour d'un attachement sécurisé, étape indispensable pour construire l'autonomie.

L'image du cordon ombilical, au-delà de sa compréhension immédiate autour des thèmes de l'attachement, peut être de l'ordre de la synchronicité, puisque le cordon a également une portée symbolique importante de type archétypal. Pour la supervisée, l'image du cordon ombilical a pris du sens au fil de l'entretien et lui a donné une lecture plus cohérente de la situation dans sa complexité et dans le chaos de la prise en charge de l'enfant et de ses parents peu structurés.

Dans cet exemple, on perçoit la complexité de la situation dans les différents niveaux d'intervention. L'émergence puis la mise en évidence d'un mot somme toute assez banal dans ces professions sociales a permis de faire des liens avec les représentations de Coralie entre son imaginaire et le réel : « *Dans une synchronicité, les événements entrent en résonance les uns avec les autres autour de ce que nous pourrions appeler un attracteur de sens. Les personnes, les livres, les lieux, nos pensées et nos émotions nous orientent vers un passage inévitable. Les hasards prennent ainsi la forme de cet attracteur qui nous dirige vers un détour nécessaire.* » (Vézina, 2001, p. 116) Le fait d'y être attentif et de rebondir sur ces représentations archétypales apporte des éléments de compréhension et de lecture qui donnent à la complexité une congruence sans la nécessité de chercher des causes.

Comment ce mot, cordon ombilical, est venu à Coralie ? Pourquoi l'ai-je noté sur mon papier ? Celui-là et pas un autre, parce qu'elle en a dit d'autres ! Cela se joue aussi dans le transfert ou la résonance.

Transfert jungien et résonance

Les concepts de transfert jungien et de résonance ne sont pas des systèmes explicatifs. Ils ont leur utilité quand ils sont éprouvés, ressentis par les personnes concernées. Ils ne prennent du sens que s'ils sont reliés aux émotions. Le travail transférentiel contribue à la rencontre des vécus de chacun. Un échange se crée autour de l'émergence des affects dans cette rencontre singulière qui ouvre la voie de l'affiliation¹¹ entre le supervisé et le superviseur. « *Il s'agit de laisser émerger sensations, émotions et fantasmes, de s'immerger dans l'empathie que cela amène et de permettre cette identification « à l'essai » avec le patient, et à partir des hypothèses acquises dans ce travail réflexif de formuler ou de se formuler une interprétation, une clarification, une explication.* » (Hefez, 2010, p. 163) Dans les deux modèles, on parle de la rencontre des personnes au niveau de l'inconscient personnel et collectif chez Jung, et de la résonance dans l'ici et maintenant dans le modèle systémique.

Exemple

En supervision avec Pascaline, étudiante en formation en emploi, je me suis trouvée dans une posture bien inconfortable. A chaque séance, elle me décrit ses relations difficiles avec ses collègues de travail. Dès qu'ils lui font un reproche, elle s'effondre intérieurement et en même temps, elle est en colère contre eux. Elle se sent fragile, vulnérable, manquant de confiance en elle. Comme cela fait déjà plusieurs séances que nous abordons ces thèmes-

¹¹ S'affilier s'emploie pour souligner les actes du thérapeute qui ont directement comme but de se relier aux membres de la famille ou au système familial. (Minuchin, (1983). Famille en thérapie, p. 140)

là, je décide de passer à un langage métaphorique pour sortir de l'impasse dans laquelle je me sens.

Je lui demande comment elle se voit dans ses relations professionnelles, elle me répond : « Une statue sur un socle. » Là, je suis restée un moment perplexe et stupéfiée. Dans l'élaboration de son image et dans ses propos, je me reconnaissais en partie dans mes débuts de superviseuse. Se montrer forte, sûre de soi pour diminuer la peur, la crainte de ne pas être à la hauteur tout comme moi qui devais assurer durant cette supervision ! Ces résonances m'ont permis de questionner de façon empathique l'étudiante sur l'image qu'elle donne à elle et aux autres, et de l'aider à reconnaître l'origine de cette difficulté. Elle a réalisé que cette posture de statue l'éloignait de l'équipe, l'empêchait de construire des relations de travail adéquates pour elle et pour les résidents dont elle devait s'occuper. Mon propre changement de position après l'intervision sur cette situation m'a aidé aussi à mieux cibler mes questions et a favorisé les réflexions de Pauline.

Dans l'isomorphisme comme dans la synchronicité, pour qu'un changement ait lieu, « *il faut qu'il se déroule une vraie expérience, un événement vécu subjectivement. Il faut vivre un événement qui implique des sensations et des actions se produisant en temps réel, dans un monde réel, avec de vrais gens dans le moment présent. Il faut ces petits événements qui constituent les mondes de l'expérience, ces moments qui entrent dans la « conscience primaire » et sont partagés entre deux personnes.* » (Hefez, 2010, p. 168) Et c'est un de ces moments-clés que nous avons vécu avec Pauline et qui lui a ouvert de nouvelles perspectives dans ses relations avec ses collègues. Une relation qui reste superficielle, utilitaire, voire contrainte, ne produira pas les effets escomptés. Cela confirme l'idée que la résonance et le transfert jungien sont au cœur aussi de ces phénomènes. « *Dans ma pratique, je considère la supervision comme l'outil pour travailler, mettre au jour, mettre à ciel ouvert, dévoiler, le transfert établi entre un usager et un praticien de l'action sociale. Le transfert, comme je l'ai souvent montré, engluie la relation dans le registre de l'archaïque : le praticien est touché, non, comme on l'affirme souvent naïvement par ce que l'usager transfère sur lui, mais par ce qui se noue entre lui et l'usager du fait même de la relation engagée. L'espace de supervision en permet le dénouage et éclaire la relation sur des chemins jusqu'ici obscurcis du fait du transfert.* » (Rouzel, 2007, p. 56)

Nous avons exploré l'importance d'introduire de la différence pour ouvrir de nouveaux champs d'exploration. Cette différence se construit aussi par la recherche de sens lié à l'histoire personnelle et professionnelle. Ce qui nous a amené à considérer les notions de complexité et d'a-causalité pour revenir ensuite à leurs effets sur la relation à travers la résonance et le transfert. Ces différentes facettes du travail en supervision amènent vers de nouveaux équilibres sans que l'on sache à l'avance ce qui va se passer. L'isomorphisme et la synchronicité sont des outils qui vont dans le sens de ces déséquilibres pour engager des transformations possibles.

Homéostasie et changement

Une des finalités de la supervision est de réfléchir aux situations professionnelles dans lesquelles le supervisé est bloqué. La plupart du temps, il arrive avec une série de questions sur les impasses dans lesquelles il pense se trouver. Avec la recherche de l'isomorphisme ou l'émergence parfois soudaine de la synchronicité, un potentiel de changement est mis à jour. L'isomorphisme est l'outil qui permet d'observer les répétitions des schémas d'interactions maintenant les systèmes en équilibre. C'est la reproduction de comportements qui sont évoqués ou mis en scène par le supervisé et qui peuvent apparaître aussi dans la relation entre le supervisé et le superviseur. De même, l'apparition de coïncidences signifiantes émergeant à un moment émotionnel intense pour le supervisé peut être un catalyseur et produire un changement significatif.

Exemple

Dans une supervision professionnelle, Marion, la supervisée, évoque des difficultés de communication entre les différents intervenants, médecins et infirmiers travaillant dans des

structures différentes à propos d'une patiente qu'elle suit à domicile. Nous décortiquons pour chacun d'eux leurs statut, fonction et rôle dans cette situation. Nous cherchons à identifier le type d'interactions entre eux, ainsi que leur positionnement qui s'avère être en opposition sur la stratégie de soin de chaque équipe, selon notre analyse. Je lui demande quelle image surgit suite à notre échange. Marion, sans hésitation, parle d'une pyramide qu'elle décrit comme la représentation d'un problème hiérarchique et de pouvoir. Saisissant mieux les enjeux de pouvoir entre les intervenants qui vont au-delà de sa patiente et d'elle-même, Marion repère les doubles messages reçus dans ce contexte et l'origine du blocage au niveau institutionnel qui a des effets sur sa relation et son travail avec sa patiente. Elle utilisera dans sa rencontre avec elle les deux positions pour trouver une voie qui leur convienne, jouant et mettant en scène ainsi l'ambivalence ressentie par la supervisée et induite au niveau de la patiente et des systèmes de soin impliqués.

Cet exemple montre l'isomorphisme qui a ouvert de nouvelles pistes à travers la comparaison entre les systèmes intervenants et celui de la patiente. La métaphore de la pyramide en est une image forte et parlante pour la supervisée, grande voyageuse ayant déjà gravi des pyramides réelles ! Marion utilise la métaphore de la pyramide, une évocation personnelle qui favorise sa compréhension de la situation et le blocage dans lequel elle se trouve. L'évocation de la pyramide n'est pas un hasard en soi puisque il y a un vécu, un éprouvé. C'est son apparition à ce moment-là qui devient synchronistique puisque elle lui apporte de manière presque fulgurante, une autre lecture du problème pour lequel elle est venue en supervision. La synchronicité s'active dans un contexte particulier et de manière inattendue, mais une fois qu'elle a surgi de l'inconscient, le travail de lecture, de compréhension commence et peut s'avérer difficile. Je rejoins Rouzel qui dit que : « *L'inconscient, ça travaille tout seul ; par contre, pour savoir ce que ça nous raconte, ça demande beaucoup de travail.* » (Rouzel, 2007, p. XIII) Cela me conforte dans l'idée de la nécessité d'approfondir ce champ de la psychanalyse jungienne ou à défaut le monde symbolique, archétypal.

Marion était dans une situation homéostatique. L'opposition et les transactions entre les systèmes jouaient au thermostat ramenant sans cesse le système dans son homéostasie non fonctionnelle. Avec le travail réalisé en supervision, et l'analyse de ces phénomènes, la supervisée peut se réapproprier une partie des données pour les utiliser en vue d'un changement fonctionnel.

Avec ces différents thèmes et leurs illustrations, j'ai tenté de montrer l'utilisation possible de ces outils isomorphiques et synchronistiques en supervision. Toutefois, je pense qu'il faut garder un regard critique et prudent pour que ces outils restent pertinents.

Interprétations et représentations : quelques règles de prudence

Dans cette partie, je souhaite aussi aborder un thème qui me tient à cœur. Il s'agit des risques ou des freins au changement. La supervision est un espace de réflexion et de changement. Nous n'y sommes pas toujours prêts, que ce soit le supervisé ou le superviseur. Par essence, l'être humain n'aime pas tellement cela : « *Nous fermons généralement les yeux devant un rapport qui pourrait permettre des transformations. Nous tournons le dos à ces occasions de changement, et bien souvent pour préserver une identité souffrante à laquelle nous nous sommes habitués. En effet, le changement fait souvent peur, même lorsqu'il s'agit de passer d'une situation peu enviable à un statut plus agréable.* » (Vézina, 2001, p. 57) Et pourtant dans ce processus, le changement est la seule donnée stable. On ne peut pas ne pas changer, mais il ne faut pas le faire non plus à n'importe quel prix. Le danger vient des risques de manipulation, de culpabilisation, de produire du sens destructeur pour la personne. Mais aussi de voir des signes dans tout ou rien et de se perdre dans une fascination des mots et des images qui n'ont plus rien à voir avec le sujet. Rappeler cet aspect-là de notre travail est pour moi un devoir éthique et nous devons rester conscients de ces enjeux quand nous abordons des supervisés, parce qu'avec la synchronicité ou l'isomorphisme, j'ai pu observer à quel point ces deux manières de comprendre des situations donnent de l'épaisseur aux relations. Elles aident à aller scruter

un peu plus loin que la simple narration et « décorticage » d'une situation de supervision. Elles poussent les deux protagonistes, le supervisé et le superviseur, à s'engager plus à fond dans les enjeux de leur relation, mais aussi dans leur pratique respective.

Un autre risque pour le superviseur, et en particulier quand il utilise des concepts venant de modèles théoriques thérapeutiques, est de glisser vers une posture de thérapeute. Il peut être tenté, vu la fascination que procurent certains thèmes ou l'utilisation des outils que je propose dans ce travail, d'entrer dans l'interprétation. Ce risque apparaît par le fait même qu'en supervision, « *on ne parle jamais que de soi, c'est-à-dire à partir de soi.* » (Rouzel, 2007, p. 119) Ce qui se développe ensuite dans l'interaction est de l'ordre de l'hypothèse de compréhension à partir de ce que dit le supervisé. Il y a une remise en mots de la problématique qui opère un changement de position de ce dernier. Il est nécessaire de rester vigilant pour ne pas entrer dans l'interprétation ou le conseil.

S. Monnier, tout au long de la formation de superviseur, nous a rappelé une règle de base que j'ai retrouvé dans un de ses écrits et que je cite ici. « *Y aurait-il lieu d'interpréter en supervision et quoi ? Le matériel produit en supervision n'a pas à être interprété : la consigne n'est pas la règle de libre association, le discours en supervision n'engage pas l'inconscient du client de la même manière que l'engagerait une cure, le matériel livré au cours d'un nombre limité de séances ne permet pas aux efflorescences du conflit inconscient et du désir de s'épanouir.*

S'il nous arrive, au détour d'une phrase, de reconnaître le scintillement de l'inconscient qui se surprend, nous n'avons pas à livrer des hypothèses sur le sens latent du dire, hypothèses qui, raison de plus si nous ne sommes pas analysés, risquent de constituer autant d'interprétations sauvages, fruits de nos projections et dont le client a à être épargné. Cela ne signifie pas que certains ne soient plus que d'autres, sensibles à la brillance d'un sens entrevu, au glissement du flot associatif de leur parole, au libre cours des mots qui dégagent. Quelquefois une parole, se prenant au jeu de la liberté, suspend l'angoisse, des symptômes bénins disparaissent, l'état des difficultés se relâche sans que nous puissions être assurés qu'il s'agisse d'autre chose qu'une sédation temporaire ; la mise en mots donne aux problèmes enfin nommés un caractère moins effrayant, mais si des conflits profonds sont engagés, cela ne suffit pas. » (Monnier in Julier, 1984, p. 125)

Exemple

Laure travaille dans le cadre d'un programme d'insertion pour des jeunes apprentis en difficulté scolaire et professionnelle. Elle commence la plupart de nos entretiens en parlant de sa position inconfortable d'adulte exerçant l'autorité et celle de l'aidante à la fois enseignante et un peu maman. Ses collègues estiment qu'elle prend trop sur elle. Elle prône des valeurs d'honnêteté, de respect, d'engagement, de responsabilité. Elle sait que les jeunes ne peuvent adhérer totalement à ses valeurs, mais elle trouve que la balance n'est pas équilibrée. Elle est quelque fois déçue par les retours et les comportements des apprentis. A partir de ses réflexions et de son positionnement, je fais l'hypothèse qu'elle craint d'être contaminée par ses collègues qui lui donnent l'impression parfois de considérer leur travail avec beaucoup trop de recul. Elle est confrontée à ce double positionnement, en faire trop ou pas assez et elle ne sait pas comment en réduire l'écart.

En travaillant sur nos séances de supervision, je réalise que je me sens assez proche de cette supervisée et de son éthique, de la nécessité de « faire avancer » celles et ceux qui demandent de l'aide. Dans les échanges, je travaille à nommer ces croyances et représentations et à les utiliser dans un travail empathique envers les jeunes ou les collègues. Je la questionne aussi sur son mandat et ses limites. Et toujours, nous terminons par ces questions sur cette double casquette et l'intégration de deux rôles opposés. Ce n'est pas « ou bien », mais « et ... et ». « *Cela signifie que le sujet, pour se signifier lui-même parle d'autrui et en même temps, comme dans un miroir inversant les images selon les lois de l'optique, reçoit en retour sa propre position dans le langage. (...) Les conséquences qu'on en peut tirer dans le travail de supervision ne sont pas négligeables.* » (Rouzel, 2007, p. 120) Dans cette situation, je n'ai pas cherché à interpréter ce qui se jouait pour Laure. J'ai

travaillé à lui donner des clés pour l'aider à réfléchir à sa posture aux trois niveaux de statut, fonction et rôle. Nous avons ainsi évité les risques de développer des interprétations sur son fonctionnement interne et personnel.

ANALYSE DE CAS

Dans l'exemple qui suit, ma deuxième supervision professionnelle, je n'avais pas encore conscience de ce que j'ai appris dans ce travail. C'est donc une réflexion qui présente un caractère hypothétique mais qui me donne la possibilité d'analyser ce qui s'est passé dans cette supervision. Ma deuxième raison pour avoir choisi cette situation est que je me suis inquiétée pour ce collègue qui n'allait pas bien psychologiquement. Au-delà de sa problématique personnelle qui dépassait le mandat de la supervision, je me suis demandé comment j'aurais pu travailler avec lui différemment parce que je me suis sentie démunie par rapport aux enjeux très sérieux de cette situation. Bien sûr, ce sont des élaborations a posteriori que je ne pourrai pas vérifier étant donné la fin prématurée de nos rencontres suite à sa démission de son poste.

Jacques, une histoire d'ombre et de lumière

Jacques est un professionnel de la santé depuis quelques années, qui demande une supervision en parallèle à la psychothérapie entreprise suite à un arrêt de travail dû un épuisement professionnel. Il se présente immédiatement en parlant de son éthique professionnelle, de son engagement sans limite pour ses patients, de son combat pour l'injustice qu'ils subissent de la part du système et de sa révolte concernant la précarisation de ces personnes. Ce discours me touche par ailleurs, étant moi-même sensible à ces sujets. Il met en avant son équation personnelle et son éthique.

A la troisième séance, Jacques, après une reprise de son travail, est à nouveau en arrêt partiel. Il ne sait pas ce qu'il doit faire. Il relève avec une charge émotionnelle très forte l'impasse dans laquelle il se trouve. Il me demande de travailler sur « rester ou partir ». Ma petite expérience de superviseur et la formation me mettent en alerte : « Attention, tu n'es pas là pour donner des conseils, pour te positionner, ni soigner, mais bien pour développer des alternatives, créer une différence qui fait la différence et l'aider à retrouver sa capacité de choix. »

Dans les premiers entretiens, j'ai constaté que Jacques aime parler, et surtout intellectualise tout ce qu'il fait. Je décide de lui proposer d'utiliser un outil de médiation pour aborder son problème d'une autre façon. Je lui demande de nommer une métaphore sur sa situation professionnelle, la première qui lui vient. Je l'invite ensuite à développer cette image en trois étapes : l'image du présent (sa situation actuelle), celle du futur (quelle transformation positive il peut amener à son image ?) et l'image appréhendée (que craint-il de ces changements ?) (Labaki & Marwood, 2012) Il évoque immédiatement une caverne. Il décrit son image du présent à partir des questions que je lui pose. Il voit une grotte sombre, de la lumière face à lui, il sent de l'agitation. « C'est comme dans une mine, mais sans exagérer, ce n'est pas un travail ingrat », me dit-il. Tout le monde s'affaire comme dans une fourmière. Seulement, les ombres ne travaillent pas toutes dans le même sens, elles ne sont pas solidaires. Pour que les gens agissent, il n'y a pas besoin de lumière, ils connaissent leur parcours.

Il raconte que son image du futur représente un village dans une campagne ensoleillée où tout le monde participe, se salue. Chacun a sa personnalité, il y a des bruits, de la musique. Tous contribuent à la vie de la communauté. Les risques du changement seraient d'être ébloui au sortir de la grotte, de ne pas trouver sa place dans ce village animé, de quitter le connu pour l'inconnu.

Nous continuons l'exploration de ces images et Jacques a les larmes aux yeux à plusieurs reprises. Cela le renvoie à une grande solitude, à certains positionnements dans sa famille et au travail. Il y a un moment où il se sent « chamboulé ». Puis il se dit conscient des

changements qu'il veut apporter et il se sent capable d'opérer ces transformations à l'aide de la psychothérapie, la musicothérapie, la pleine conscience et la supervision.

Je lui propose de dessiner ces images pour la prochaine séance. Il ne l'a finalement pas fait, mais il a réfléchi aux étapes qu'il veut mettre en place pour prendre une décision. Il essaie de trier entre ses ressources et ses difficultés. Ce sera notre dernière séance. Il m'envoie un mail pour m'informer de son arrêt de travail à 100% puis par téléphone qu'il a pris la décision de donner sa démission. Il ne pense pas continuer la supervision pour le moment.

Synchronicité et isomorphisme dans la situation de Jacques

Quand Jacques a décrit ces images, de la grotte, du village si ensoleillé et vivant, je me suis sentie bien. Il me semblait que son évocation contenait tous les prémisses d'une décision inévitable : quitter cet endroit sombre. Je me suis laissée bercer par ces belles images décrivant son avenir. J'étais séduite par le réalisme de Jacques quand il évoquait ses craintes d'être ébloui et d'aller vers l'inconnu. Après analyse et réflexion sur cette supervision, j'ai réalisé que je me suis laissée emporter par la fascination des métaphores, mais aussi par la peur de gâcher la belle image du futur. Aujourd'hui, je réalise que je suis restée sur un premier niveau, une intellectualisation différente, mais qui n'a pas permis d'aller au-delà de l'image et de l'émotion première. J'étais tendue à la recherche d'indices pour me sentir efficace. Comme lui, avec ses patients, je voulais l'aider à sortir de ce milieu hostile et incohérent, sombre et destructeur à partir de l'idée que je me suis faite de sa description.

Si j'avais été alors consciente de cet isomorphisme, j'aurais peut-être réussi à me tenir dans une position de non-savoir et de non-jugement qui aurait facilité l'exploration de ses métaphores en me référant en partie à ce que décrit Dessoy sur l'ambiance, l'éthique et les croyances, à la base de sa théorie du Milieu Humain. Et d'autre part, je serais peut-être allée chercher la symbolique, l'archétype de la grotte et pourquoi pas, utiliser les cartes du Yi-King.

Pour cette analyse, je me suis intéressée à la symbolique de la grotte ou de la caverne. C'est cette représentation qui arrive à sa conscience de manière synchronistique. Il ne la cherche pas, elle lui est venue à l'esprit immédiatement dans un moment émotionnellement fort. Nous aurions pu travailler sur cette symbolique pour démêler un peu son problème. La caverne représente, entre autre, « *un lieu central où s'effectue une transformation (mort, renaissance, initiation) ou bien un lien avec l'autre monde. C'est un espace sacré réel, physique, pouvant aussi être mental, dans lequel se passe quelque chose, soit au niveau individuel, soit au niveau cosmique.* » (Site web Gric, 2006, consulté le 5.6.14) L'utilisation de cet archétype, son développement dans l'échange enrichissent les points de vue. Ils renvoient à d'autres représentations et transforment les idées, les préconçus de manière indirecte et pourtant efficace. « *Une image primordiale n'a un contenu déterminé qu'à partir du moment où elle est devenue consciente et est, par conséquent, emplie du matériel de l'expérience consciente.* » (Jung, 1973, p. 625) Malheureusement, avec ce supervisé, je n'avais pas la connaissance de cet outil et je l'ai utilisé comme métaphore de ce qu'il vivait à son travail de manière trop superficielle. A posteriori, je pense que la connaissance de cette symbolique universelle nous aurait amené à explorer d'autres chemins.

Je ne sais pas si Jacques avait connaissance de l'interprétation philosophique possible de son image mais j'ai encore trouvé ceci : « *Platon imagine des prisonniers enchaînés au fond d'une caverne sombre ; cette caverne symbolise le monde sensible, celui dans lequel nous vivons ; les prisonniers, c'est nous. Platon « montre » que les sons répercutés par les murs de la caverne seraient pris pour les voix des ombres. Ces prisonniers prennent donc pour le réel ce qui n'est que le reflet d'une image. Ils sont dans l'illusion totale. C'est pourquoi le monde sensible est appelé « le monde des apparences » : c'est le domaine de l'illusion. Nous croyons connaître, veut nous dire Platon, le monde tel qu'il est vraiment, mais en fait, nous n'avons accès qu'à son apparence. Platon lui oppose un monde vrai, le monde des Idées.* » (Site web philocours, 22.05.2014)

Cette explication philosophique m'a questionnée sur le thème de l'illusion, sur les apparences et la liberté de penser dans le contexte professionnel de Jacques. Il est possible qu'un travail avec Jacques sur ses valeurs et son éthique autour de ce thème lui aurait donné d'autres ouvertures. Avec lui, j'avais évoqué Don Quichotte qui s'épuise dans des combats incessants, ce qui est aussi une prémisse des risques de burn-out dont Jacques n'était pas encore tout à fait sorti au moment de notre supervision. *« Don Quichotte perçoit le monde au travers du filtre de ses fantasmes chevaleresques. Tout n'est que prétexte à assouvir son besoin de combattre un ennemi imaginaire. Cet ennemi prend toutes sortes de formes : de simples muletiers deviennent à ses yeux de fourbes spadassins venus lui dérober ses armes, de braves moines accompagnant une dame sur les chemins sont pourchassés comme des bandits, des moulins deviennent des géants qu'il faut combattre. Cette situation où prime l'apparence, pourrait être rapprochée de celle des enchaînés de la caverne de Platon qui ne voient que les ombres. La différence - qui est d'importance - c'est que Don Quichotte ne subit pas. C'est lui-même qui s'invente un titre, une identité, un monde rempli de dangers propice à sa quête. Il est l'artisan de ses rêves, le maître d'œuvre de leur réalisation. »* (Site web ledifice, 22.05.2014) Comme pour Jacques, l'idée de ce personnage mythique m'est venu à la conscience sans réflexion préalable. Relier ces deux représentations contribue à ouvrir de nouvelles compréhensions à la problématique amenée par le supervisé.

En reprenant l'image du village et sa symbolique, je retrouve le besoin de Jacques de rester dans un monde idéal. Le village serait *« le symbole de l'âme du rêveur, mais aussi peut représenter la famille ou un proche, la mère, par exemple. »* (Site web egostracisme, consulté le 17.6.14) Les deux images se rejoignent, entre la caverne, symbole aussi de l'inconscient, mais aussi du ventre de la mère et le village, symbole de l'âme et de la mère.

Cette recherche est séduisante sur le plan intellectuel et philosophique, et elle enrichit aussi tout un imaginaire, une conception de ce qui se joue dans la situation du supervisé. Cela peut l'aider à réaliser son positionnement non conscient et lui permettre une remise en mouvement en considérant cet apport de type archétypal. Ce sont des hypothèses, mais en l'occurrence, j'ai le sentiment qu'en enrichissant par l'outil de la synchronicité mon travail de superviseur, je peux amener d'autres éclairages qui favorisent une réflexion approfondie et des changements fondamentaux pour les personnes concernées dans leur posture professionnelle et personnelle. Et ce qui m'a le plus confirmée dans cette mise en forme de la situation de Jacques, c'est la façon dont les images, les siennes et les miennes, se rejoignent, se correspondent, telles des coïncidences signifiantes.

En travaillant cet exemple, j'ai intégré l'importance de laisser l'inattendu, le chaos se révéler et à ne pas chercher des explications trop vite venues à la conscience. Je rejoins aussi Vézina qui écrit que *« L'événement synchronistique n'est pas un « signe » qui nous indique de faire quelque chose, comme un feu de circulation nous indique que nous pouvons traverser la rue. La synchronicité est plutôt un ensemble de symboles qui n'implique pas toujours une réponse littérale à l'impulsion qu'elle provoque. Le sens d'un symbole synchronistique n'est donc pas bien déterminé dans sa forme. Il se concrétise grâce à l'expérience qui résulte de la rencontre et avec la problématique inconsciente qui tente alors de les dénouer. Le sens d'un symbole nous incite à bouger, à nous questionner et à choisir une orientation, sans toutefois nous montrer la destination ou l'endroit où se trouve la réponse. »* (Vézina, 2001, p. 62)

CONCLUSION

Au vernissage d'un ami, j'ai pris le dépliant accompagnant l'exposition sans l'ouvrir tout de suite. De retour chez moi, la photo qui illustre la première page de cette présentation s'envole. Je la ramasse en me demandant ce que c'est. Je l'ai tournée dans tous les sens. Je n'arrivais pas à voir ce que ça représentait, tout en me disant *« ça ressemble à mon travail sur l'isomorphisme et la synchronicité »*. Tout à coup, j'ai compris. L'image s'est déformée et j'ai vu le reflet déformé de la peinture sur l'inco de la casserole puis la table et la

tasse. Pendant un instant, tous ces objets familiers côte à côte étaient devenus des objets mystérieux ; puis, ce fut la lumière.

Ces objets de la vie quotidienne et ce reflet légèrement déformé illustrent mon travail de diplôme justement par leurs aspects si familiers et qui pourtant, pendant un instant, sont devenus mystérieux. C'est seulement quand je peux les identifier qu'ils reprennent du sens. Dans ce travail j'ai suivi ce même processus, je suis partie d'un mot familier, l'isomorphisme ; j'ai découvert son reflet, la synchronicité et je leur ai donné du sens. Chacun apporte un élément de ses origines théoriques, l'un systémique, interactif, et l'autre psychanalytique et symbolique. Ils se complètent sans s'opposer. Et je comprends maintenant pourquoi j'ai exploré en parallèle les liens entre les deux approches et pourquoi ces deux outils «apparaissent» ensemble dans presque tous mes exemples. Ils se répondent et s'enrichissent mutuellement.

L'image de la couverture est aussi emblématique de la supervision. Chaque séance est un moment important pour le supervisé parce qu'elle contient les «graines», les ingrédients qui l'amènent à cette réflexivité, à cette analyse de lui-même dans la situation et vers la découverte de nouvelles voies. D'abord tout est confus ou chaotique. Puis, à force de tourner et de retourner ces images et ces sculptures dans tous les sens, de nouveaux éclairages, de nouvelles manières d'aborder les problèmes émergent. Cette exercice a contribué à alimenter ce processus en me faisant vivre cette réalité de l'intérieur.

En quoi cet arrêt sur image, ce moment d'analyse m'ont-ils permis de progresser ? Cela m'a confirmé dans la nécessité de ne pas craindre d'aller visiter avec le supervisé ce qui le met en difficulté, de mettre en lumière les différents thèmes, ce qui peut réellement mener vers un déblocage des situations. Mon implication fait partie de ce processus et mon travail de superviseur est bien de rester vigilante et attentive à ces phénomènes auxquelles je suis aussi soumise. Cette attention préexistante a pris une nouvelle dimension qui m'incite à en faire usage plus régulièrement, mais aussi plus en confiance.

Dans toutes les supervisions ou les échanges que j'ai eus sur ces thèmes, j'ai remarqué que chacun et chacune pouvaient s'approprier ces outils et que cela incitait les personnes à aller «au-delà», comme disait Liliane dans sa devise. Aller au-delà, c'est bien aller regarder d'autres voies, comme dans « le film « *La société (sic) des poètes disparus*. » *Celui-ci (Robin Williams jouant le professeur) monte sur son bureau pour inciter les jeunes à voir le monde sous un angle différent. La synchronicité est une manifestation du Soi et s'apparente au geste de ce professeur qui nous offre une perspective et nous élève au-dessus du labyrinthe de notre vie.* » (Vézina, 2001, p. 148)

Au fil des semaines de travail, ces concepts m'ont incitée à m'ouvrir à de nouveaux regards et j'y ai trouvé de nouvelles ressources. «*La synchronicité apporte dans notre vie un vent de créativité et libère un espace de jeu. Et cet espace de jeu entre le réel et l'imaginaire, c'est la sphère d'activités de la figure archétypique du trickster.*¹² » (Vézina, 2001, p. 164)

La plongée dans l'univers de Jung a été une découverte. J'y ai trouvé une sensibilité aux affects et à la part inconsciente de nous même. J'ai trouvé cet apport fondamental et je pense avoir commencé à modifier ma façon de travailler, incorporant plus volontiers les aspects émotionnels, de même qu'une certaine créativité. Je pense par exemple au Yi-King en supervision comme un de ces outils flottants qui peuvent m'inviter et inviter le supervisé vers d'autres horizons, vers des interprétations et des possibilités de sens que l'on n'a pas dans le modèle systémique. Il faudra oser ; avec ce travail de diplôme, c'est déjà un pas.

¹² « Le *trickster* est donc la personnification du chaos. ... Le chaos est une phase intermédiaire de bouillonnement, un entre-deux angoissant mais nécessaire que nous avons tendance à évacuer dans nos sociétés. ... Mais dans ce monde obscur des transformations, il y a le *trickster* qui, avec son rire typique et ses pas de danse, nous adresse des signes et nous indique à sa façon la voie à suivre pour sortir de l'impasse. Le *trickster*, que plusieurs traditions désignent comme l'archétype de la culture, nous incite à avancer de façon créative. » (Vézina, 2001, p. 174)

Ce travail a confirmé mon hypothèse de départ : j'ai vraiment mieux saisi ce qu'est l'isomorphisme et son rôle dans toutes les situations de blocage et de répétition. Que ce soit en thérapie ou dans une pratique de supervision, on peut toujours aller le chercher en raison des influences mutuelles en jeu dans ce mécanisme. De même mes lectures et mon travail sur la synchronicité ont démontré qu'il n'y a pas de hasard dans les rencontres et dans l'émergence des représentations. Ces rencontres peuvent produire de l'isomorphisme et les images qui émergent au fil des séances appartiennent au supervisé et au superviseur qui les évoquent. Une part d'inconscient personnel et d'inconscient collectif nous engage dans ces nouvelles lectures de nos réalités respectives. J'en conclus que maîtriser et utiliser ces outils à bon escient, avec l'éthique et la prudence nécessaire, ne peuvent que faire partie du processus de supervision et de la boîte à outil du superviseur.

BIBLIOGRAPHIE

- Ausloos, G. (1986). Equation personnelle, langage familial et formation. *Thérapie familiale*, 7 (2), 137-145.
- Balance, C. & Bourdin, D. (2004). *Ces étranges coïncidences, le jeu des synchronicités*. Romont : RectoVerseau.
- Bolen, J.S. (1979). *Le Tao de la psychologie*. France : le mail.
- Caillé, P. & Rey, Y. (2004). *Les objets flottants : méthodes d'entretiens systémiques*. Paris : Fabert.
- Cuendet, C.-L. (1986). Essai de théorisation systémique de la supervision. *Thérapie Familiale*, 7 (2), 183-190.
- Dessoy, E. (1993). Le milieu humain, I. De l'intérêt du concept en psychothérapie institutionnelle et en approche systémique. *Thérapie familiale*, 14 (4), 311-330.
- Dessoy, E., Compagnol, C. & Pauss, V. (1994). Le milieu humain, II. Etude de cas. L'impact de l'enfant psychotique sur le milieu familial et le milieu institutionnel : une collaboration entre famille et institution. *Thérapie familiale*, 15 (1), 79-89.
- Elkaïm, M. (1989). *Si tu m'aimes, ne m'aime pas, approche systémique et psychothérapie*. Paris : Seuil.
- Elkaïm, M. (2012). Les résonances picturales. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux, outils thérapeutiques pour l'approche systémique*. De Boeck université, 48, 149-166.
- Elkaïm, M. (1986). Propos. *Thérapie familiale*, Vol. 7, no 2, pp. 181-182, Genève.
- Hefez, S. (2010). Contre-transfert et résonance : le thérapeute en présence du patient. *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*. De Boeck université, 45(2), 157-169.
- Julier, C. (Ed.).(1984). *La supervision, son usage en travail social*. Genève : ies.
- Juhel, A., Teillet, T., Chemin, A., Welkenhuyzen, I. & Roblin, R. (2012). Introduire un travail systémique au sein d'un service de psychiatrie : un paradoxe ? *Thérapie familiale*, 33 (3), 183-200.
- Jung, C.G. (1973). «*Ma vie*» : *Souvenirs, rêves et pensées*. Paris : Gallimard.
- Labaki, C. & Duc Marwood, A. (2012). *Langages métaphoriques dans la rencontre en formation et en thérapie*. Toulouse : Erès.
- Lebbe-Berrier, P. (Dir.) (2007). *Supervisions éco-systémiques en travail social : un espace tiers nécessaire*. Paris : Erès.
- Lebbe-Berrier, P. (2012). La supervision écosystémique en groupe : lieu de développement de nouvelles compétences grâce à nos dépendances et limites. *Thérapie familiale*, 29 (1), 119-141.
- Lernout, N. (2005). Comment utiliser le phénomène d'isomorphisme entre le système familial et le système des intervenants lors d'un placement en institution pour favoriser le changement sollicité ? *Thérapie familiale*, 26 (2), 197-212.
- Lernout, N., Dessoy, E., Wibrin, L.-M., Decroyer, M., Rogier, A., Lechien, F., Malburny, A.-M. & Fernandez, M. (2007). L'utilisation du sculpting dans le dépistage du phénomène de l'isomorphisme lors d'un placement en institution, et son effet restructurant possible au niveau des représentations et des émotions. *Thérapie familiale*, 28 (3), 205-230.
- Meynckens-Fourez, M. (1997). La supervision d'équipe « du mythe de l'extérieur à l'interpellation au sein même de l'équipe ». *Thérapie familiale*, 18 (1) 71-83.

- Midal, F. (2013). *Méditations, 365 chemins pour vivre en pleine conscience*. Paris : Solar.
- Minary, J.-P. & Perrin, P. (2014). L'analyse des pratiques professionnelles : une pratique systémique délaissée ? *Thérapie familiale*, 35 (1), 15-29.
- Pallud, P. (1981). L'idée de synchronicité dans l'œuvre de C.G. Jung. *Cahiers de psychologie jungienne*, 28 (1^{er} trimestre), 5-12.
- Peat, F. D. (1988). *Synchronicité : le pont entre l'esprit et la matière*. France: le mail.
- Reeves, H., Cazenave, M., Solié, P., Pribram, K., Etter, H.-F. & von Franz, M.-L. (1995). *La synchronicité, l'âme et la science* (3^{ème} éd. Poche). Paris : Albin Michel.
- Ritz, F. & Lalive-Aubert, J. (1994). L'isomorphisme. La similitude des problèmes entre les familles d'origine et les réseaux institutionnels dans la schizophrénie. *Thérapie familiale*, 15 (1), 25-33.
- Rouzel, J. (2007). *La supervision d'équipe en travail social*. Paris : Dunod.
- Schön, D. (1994). *Le praticien réflexif : à la recherche du savoir caché dans l'agir professionnel*. Montréal : Les Editions logiques.
- Schröd H. (2004). Violence potentielle des professionnels en lien avec différents contextes, *Thérapie Familiale*, 26 (3), pp. 323-338.
- Vermersch, P. (1994). *L'entretien d'explicitation* (11^e éd.). Issy-les-Moulineaux : ESF.
- Vézina, J.-F. (2001). *Les hasards nécessaires : la synchronicité dans les rencontres qui nous transforment*. Québec : les éditions de l'homme.

Dictionnaire

- Miermont, J. (Dir.) (1987). Dictionnaire clinique des thérapies familiales. Théories et pratiques. Paris : Payot.

Sites web

- Pugin, J. (2005). *IDRES*. Récupéré le 28.8.2013 de <http://www.systemique.be>
- [http://fr.wikipédia.org/wiki/Archétype_\(psychologie_analytique\)](http://fr.wikipédia.org/wiki/Archétype_(psychologie_analytique)) consulté le 9.5.14
- [http://fr.wikipédia.org/wiki/Transfert_\(psychanalyse\)](http://fr.wikipédia.org/wiki/Transfert_(psychanalyse)) consulté le 22.5.14
- <http://www.philocours.com/cours/cours-platon.html>. Consulté le 22.5.14.
- <http://www.ledifice.net/7522-2.html>. Consulté le 22.5.14.
- <http://www.egostracisme.com/lettrec.htm>. Consulté le 17.6.14

REMERCIEMENTS

Au terme de ce travail personnel intense, je tiens à remercier mes proches pour leur soutien et leurs encouragements : Yves, mon mari, et mes grands enfants Adrien et Aline. Emilie Suter, enseignante de français et de latin au gymnase, qui s'est attelée à la lecture de ce travail sans connaître le domaine et m'a offert du temps pendant ses vacances et surtout un regard critique bienvenu. Que son mari et ses enfants soient aussi remerciés !

J'aimerais saluer Guy Ausloos qui a manifesté son intérêt en me proposant des articles et une bibliographie. Il m'a invitée à présenter le début de mes recherches sur l'isomorphisme dans le groupe de supervision qu'il anime. Merci à lui et aux collègues de supervision pour leur écoute et leurs suggestions.

Je suis aussi reconnaissante à mon superviseur, Nicolas Nussbaumer qui a partagé quelques expériences personnelles dans les supervisions qu'il mène.

Je remercie aussi les supervisé-e-s, étudiant-e-s, et professionnel-le-s, qui m'ont fait confiance alors que j'étais en formation.

Mes « sensass » collègues du DAS qui, tout au long de ces deux ans et demi, m'ont beaucoup apporté par leur réflexion et les échanges que nous avons eus, pendant et en dehors des cours.

Et enfin, mes amies et amis qui se sont intéressé-e-s à ce thème et m'ont offert leur témoignage et leur réflexion sur ce sujet. Ces échanges ont enrichi le débat et m'ont aidée à mieux formuler mes idées et à les développer dans cette étude.